

Notes biographiques sur les fondateurs et les guides spirituels des sectes syncrétiques au Gabon

STANISLAW SWIDERSKI

SUMMARY

In Gabon, religious syncretism as a spontaneous popular movement began around 1920, sparked by the social unbalance of the Fang people. This syncretism, inasmuch as it was a mixture of traditional cult elements and elements of Christian cult, was to serve first of all as a means of re-integrating the cult of these people. Today, however, it may be considered as the first step towards the creation of an African Christianity. The Fang people have adapted two cults: the skull cult called Bouiti which was founded by the Pygmies, developed by the Mitsoghos and the Apindjis and brought by them into the region of Lambaréné and Libreville; and the Ombwiri cult, created by the peoples known as N'Komi and Miéné around Lake Como and gradually established in the Gabon estuary.

Today, there are several dozen Bouitist and Ombwirist sects having for origin the particular visions of their founders and the specific circumstances of their religious calling. It is to be noted that the religious personality of these founders and spiritual guides was formed under the influence of a number of factors of social, political, cultural, religious and psychological nature. The appearing of founders of sects may be considered the consequence and proof of the people's sufferings and aspirations, crushed as they were by French colonization, alienated by occidental culture and religion and crushed by the materialistic civilization of the White race.

Spiritual guides encourage their people by their sermons, by prayers, by ceremonies and particularly by symbolic actions centred on notions of birth, death and spiritual rebirth.

INTRODUCTION

Dans l'étude sur les sectes syncrétiques, si populaires aujourd'hui dans le monde entier, on souligne leur aspect socio-politique et culturel aussi bien que leur aspect "purement" religieux, en

s'efforçant de trouver des raisons valables pour justifier ce mouvement universel de libération et d'émancipation. On sait qu'à côté de ces raisons existent aussi des raisons psychologiques, qui ne sont pas moins valables ni importantes que les premières.

Pour résoudre, ou au moins pour mieux comprendre le problème des sectes syncrétiques, il faut envisager, plus qu'on ne fait d'habitude, la fonction profane de la religion plus que sa fonction "sacrée". De même, il faut peut-être voir dans les guides spirituels des sectes syncrétiques non seulement des personnes "sacrées", dotées d'un charisme, d'un équilibre psychique et d'une certaine sagesse, mais aussi des hommes politiques, soucieux de l'avenir de leur peuple. Il se peut que parfois on ne puisse voir en eux que des hommes cherchant tout simplement la satisfaction de leur ambition. Mais cela ne doit pas empêcher de les voir tels que les voient leurs fidèles. Frustrés et aliénés, ils voient, le plus souvent, dans la religion leur seule possibilité de s'épanouir, de s'imposer et de se dépasser.

La conjoncture socio-politique, économique, culturelle et religieuse spécifique a déclenché chez ces hommes ambitieux et intelligents le besoin de s'engager à la recherche de possibilités pour réaliser un idéal perdu, retrouvé ou espéré. On sait que les circonstances qui se trouvent à la base de cette recherche sont le résultat la plupart du temps de la colonisation politique et culturelle qui a humilié le peuple noir; elles découlent également de la rencontre de deux systèmes religieux: l'un traditionnel et animiste et l'autre apporté par le colonisateur ou le missionnaire blanc. Dans cette rencontre de deux cultures et de deux religions se sont affrontées nécessairement deux échelles de valeurs: les unes en lien direct avec la vie, donc vécues et utilitaires; les autres, au contraire, provenant des livres ou de la révélation, par conséquent spéculatives et abstraites au moins dans leur présentation.

Une autre sorte de circonstances favorables au développement de ce phénomène tient au dynamisme de la religion traditionnelle, grâce auquel cette religion des ancêtres a pu s'adapter à un nouveau milieu. Elle a donc suivi l'homme de la brousse à la recherche de travail sur les chantiers forestiers, dans les petites boutiques de savon et de bière, dans les usines et dans les bureaux d'administration publique. Avec lui elle a pris de nouvelles formes d'ex-

pression plus délicates et plus sublimes tout en restant malgré tout toujours la même dans sa fonction profane, humaniste et sociale. En effet, il est vrai de dire qu'en évoluant elle l'a anobli dans ses sentiments religieux, en le libérant du culte vulgaire des crânes et de l'anthropophagie et lui a promis un avenir meilleur. Par contre, il est vrai aussi qu'on pourrait parfois interpréter cette évolution religieuse tout simplement comme une déhistorisation de la vie même et une évasion vers un monde irréel et fantastique, se servant pour ce but d'une drogue sacrée.

Au Gabon, le syncrétisme religieux revêt une fonction multiple. En tant que courant religieux de tendance réformatrice il a tout d'abord visé à assainir les pratiques traditionnelles du Bouiti Dissumba, société ancestrale d'initiation pour les hommes, et de l'Ombwiri, société d'initiation et de guérison pour les femmes. Aujourd'hui on peut retracer ce processus évolutif des formes culturelles rudimentaires vers leur anoblissement, leur intériorisation et leur spiritualisation. D'autre part, on constate que ce syncrétisme religieux en tant que mouvement de libération politique, culturelle et religieuse tend à créer une nouvelle religion, un christianisme africain, autonome, indépendant et libéré du contrôle de la hiérarchie ecclésiastique catholique. Il tend aussi vers l'autonomie de la culture locale. Le rôle des fondateurs et des guides spirituels de ces sectes est ici énorme. Lorsque les fondateurs des nouvelles sectes projettent leur vision personnelle de l'avenir religieux, culturel et politique du peuple, les guides essayent de les suivre et de réaliser leur programme. Ils démocratisent leurs idées reçues dans une vision ou retrouvées par des réflexions.

Nous présentons ici des "Notes biographiques sur les guides spirituels et les fondateurs des sectes syncrétiques au Gabon" assemblées au cours de trois missions ethnologiques successives dans ce pays. Elles ont été complétées par des recherches en été 1972, grâce aux subventions et au patronage de l'Université d'Ottawa et du Centre de recherches de l'Université Saint-Paul. Pour l'instant, elles constituent donc le stade préliminaire d'un ouvrage complet en préparation sur le syncrétisme religieux au Gabon. Telles quelles ces "Notes..." sont le résultat du témoignage direct de ces gens qui se distinguent des autres par une expérience religieuse plus profonde, par une conscience raciale

et nationale plus aiguës et surtout par un engagement sincère et dévoué à l'égard des affaires de Dieu et du peuple.

Ces "Notes..." contribueront peut-être à un changement d'opinion vis-à-vis de ces gens "originaux", souvent mal jugés, mal connus et méprisés. On sait par exemple que les journalistes à bon marché et les observateurs superficiels ne voient en eux que des rêveurs, des charlatans ou des hommes bizarres et déguisés, "faisant la parodie de la messe catholique", comme disent certains. On les accuse parfois de subversion, de paresse et de non-engagement dans la situation économique actuelle du pays. Cette attitude injuste montre la nécessité de les étudier plus profondément et plus objectivement. On comprendra ces personnalités exceptionnelles en examinant le contexte socio-culturel et politique qui les a formées et conditionnées à devenir telles qu'elles sont, c'est-à-dire des signes révélateurs du caractère et du niveau spirituel du peuple de leur temps. On se trompe encore aujourd'hui lorsqu'on les juge d'après leur costume, leurs cérémonies et leurs cases rituelles. Ils n'inventent pourtant rien. À leur tradition culturelle et rituelle, ils ajoutent ce dont l'Église catholique dispose dans son culte: les bougies, les dentelles, l'eau bénite, les médailles et les couleurs. Leurs cérémonies ne sont ni une parodie de la messe ni un théâtre religieux. À leur façon africaine, ils expliquent à leurs fidèles les valeurs religieuses universelles qui se trouvent tant dans les religions animistes que dans le Christianisme: l'idée de la vie, de la fraternité, de la justice, la valeur de la souffrance et le désir du bonheur, tout un ensemble de notions qui constituent la base commune de l'expérience vitale, tout particulièrement chez ces peuples si longtemps maintenus en état d'infériorité par les autres races et aux prises avec une nature inhospitalière.

EVUNG ETUGHE ANTOINE

L'histoire orale concernant la réforme religieuse et sociale du Bouiti mentionne plusieurs noms de Fang qui se sont distingués des autres par leur sensibilité aux problèmes concernant l'avenir de leur peuple. À partir des premiers initiés Fang, elle nous présente la personnalité des grands penseurs, réformateurs de la vie

spirituelle et fondateurs de communautés religieuses. Aujourd'hui ils sont respectés par le peuple gabonais, admirés et aimés par leurs adeptes. Selon Antoine Ndong, instituteur et propriétaire d'une case rituelle boutie de la secte Dissumba à Libreville (quartier Sainte Anne) et d'après les autres boutistes, le premier initié au Bouiti parmi les Fang a dû être Ntoutoum-Nze Ndong, du village Nzeng-Mianga, près de l'actuel aérodrome de Libreville. Son "baptême par l'iboga" eut lieu sans doute vers 1900. Il est mort en 1912 à Ndoumeya, sur le fleuve Nounba.

La tradition mentionne ensuite les noms d'Amvame Essone, Obiang Ndong et plusieurs autres, parmi lesquels se trouve aussi le nom d'Evung Etughe Antoine. (Fig. 1) Ce dernier compte



Fig. 1. *Evung Etughe Antoine*, fondateur du Yembawe. Sibang.

donc parmi ces gens qui les premiers s'adonnèrent à la recherche du mysticisme authentique des Mitsogho, peuple vivant dans la brousse au fond du pays.¹ Evung Etughe Antoine vivait justement au moment où l'intérêt pour ce mysticisme fleurissait.

¹ Les Mitsogho et les Apindji, peuples voisins et apparentés par la langue et par l'appartenance au même groupe ethnique OKÂNDE, habitent la région de la Ngounie, entre les villes Fougamou, Mouila et Mimongo.

On le sait, en effet, ce sont les ouvriers mitsogho qui, en émigrant vers Lambaréné et l'Estuaire du Gabon, en quête de travail sur les chantiers forestiers ou en ville, ont apporté parmi les Fang leur culte ancestral, le Bouiti. Les Fang l'ont adopté. Les motifs de cette "conversion" massive des Fang étaient au début de nature individuelle. Poussés par la curiosité de "voir" les choses de l'Au-delà, grâce aux hallucinations provoquées par la plante sacrée iboga,² les Fang ont pu, avec le temps, découvrir dans le Bouiti Dissumba de nouvelles valeurs socio-religieuses. Cette plante rituelle donnait en effet aux initiés l'occasion d'une nouvelle forme d'expérience religieuse, inconnue jusqu'à présent des Fang. En outre, cette plante créant un sentiment de fraternité était un moyen excellent de cohésion clanique et tribale.

Etant donné qu'Evung Etughe Antoine était apparenté avec Obiang Ndong, un des premiers initiés, il est fort probable qu'il a été aussi influencé par lui et orienté vers la recherche d'une nouvelle "religion".³

Evung Etughe Antoine est né vers 1890. On ne connaît pas les événements de sa jeunesse, qui permettraient de mieux comprendre les ambitions de cette personnalité religieuse qui s'est révélée capable d'influencer et de marquer ses futurs adeptes et fils spirituels et de les pousser vers une nouvelle vie religieuse. On sait seulement de lui ce que ses confrères ou ses ennemis ont pu ou voulu témoigner. D'après ses confrères, il a été initié au Bouiti Dissumba en 1912. Grâce au "baptême par iboga", dans

² L'iboga (Tabernanthe iboga, Baillon); nom galoa: ébôgha, petit arbuste des sous-bois des forêts du Gabon, de la Guinée équatoriale, du Cameroun du Sud et du Congo du Nord. A cause de son rôle thérapeutique et magique, l'iboga est souvent cultivée à proximité des cases rituelles. Dans les sectes syncrétiques elle est utilisée comme communion. (Voir: SILLANS, R. et WALKER, R. A. Les plantes utiles du Gabon. Paris, 1959.

³Le Bouiti était considéré comme "religion" parce qu'il englobait dans l'histoire des Apindji et des Mitsogho non seulement la fonction culturelle, éducative et politique mais aussi la fonction religieuse en tant qu'institution culturelle qui doit établir le contact avec les Ancêtres et Dieu, Nzambe, au nom du peuple. Voir: S. Swiderski: Le Bwiti, société d'initiation chez les Apindji; Dans: *Anthropos*, Vol. 60: 1965; le même: Les agents éducatifs traditionnels..., *Revue de Psychologie des Peuples*. Le Havre 1966. Voir aussi: Raponda — Walker, A. et Sillans, R., Rites et croyances des peuples du Gabon, 1962, Paris. Le Bouiti n'est pas encore une religion au sens strict. Il est encore une société ésotérique et secrète d'initiation, malgré son caractère intertribal aujourd'hui. Le Bouiti est une philosophie religieuse.

cette "religion", il a reçu comme nom Moupingningui, ce qu'on traduit par "Très cher". Il se fait donc initié au Bouiti Dissumba, ce culte des crânes, qui conservait de son temps, et longtemps encore après, le caractère ésotérique de ses cérémonies et la primitivité des moyens nécessaires pour établir le contact direct avec l'Au-delà. C'est seulement après quelques années que Evung Etughe, comme les autres Fang d'ailleurs, découvrit la brutalité de ce culte, marqué par l'anthropophagie. Evung Etughe se sentait mal à l'aise dans cette religion des Bilopes,⁴ qui lui était étrangère par la langue utilisée, la tradition et la mentalité de ses fondateurs, mitsogho et apindji. D'autre part, il y avait certainement des contrastes criants entre les expressions du culte chrétien que Evung Etughe voyait dans la région de l'Estuaire⁵ et ce qu'il cherchait constamment par sa religiosité. D'ailleurs quand le premier enthousiasme pour ce "voyage"⁶ mystique vers l'Au-delà se fut affaibli, les Fang ont commencé à réfléchir sérieusement et de façon critique sur les valeurs "purement" religieuses du Bouiti. Et ils y ont trouvé de véritables valeurs socio-religieuses, conformes à leurs besoins de renforcement de leur cohésion socio-culturelle et religieuse. Leur réflexion saine et sérieuse concernait la possibilité d'adaptation du Bouiti Dissumba à la mentalité et à la religiosité propres des Fang. C'était vers les années trente, l'époque qui peut être considéré comme le début de la grande réforme dans la vie religieuse des Fang au Gabon et en même

⁴ Le nom "Bilopes" a été donné par les Fang aux Apindji et aux Mitsogho parce qu'ils ne les comprenaient pas.

⁵ L'Estuaire est un des neuf districts du Gabon, situé au Nord-Ouest du pays et habité à 51% par les Fang, à côté des Omyéné-Séké (9%), Eshira 1,5% et d'autres minorités.

⁶ "Le voyage" spirituel des bouitistes peut être comparé au "voyage" des hippies, étant donné qu'il est accompagné des mêmes symptômes. Il se caractérise par des observations visuelles comme l'intensification des couleurs, la distortion des formes et des observations auditives, se manifestant par des distortions dans la perception du temps et de l'espace, permettant d'entendre la voix "mystérieuse" de l'au-delà.

Les effets physiques provoqués par l'iboga sont les suivants: tremblements légers, engourdissement, nausées, vomissements et faiblesse. Le rythme cardiaque est élevé et les pupilles dilatées.

Les réactions émotionnelles se présentent sous forme d'expériences mystiques et extatiques et de visions fondées sur des sensations agréables. Ce "bon voyage" peut être considéré au plan profane comme un moyen d'échapper aux difficultés de la vie quotidienne (comme chez certains hippies) mais au niveau religieux il est un moyen naturel de connaissance d'une réalité spirituelle, justifiée par la foi religieuse.

temps comme le début du syncrétisme religieux dans ce pays. Désagrégés et désunis intérieurement et d'autre part bouleversés par les idées nouvelles les Fang commencèrent à voir dans les idées bouitistes un moyen de régénération spirituelle et de cohésion socio-culturelle possible. Le rôle d'Evung Etughe Antoine dans ce réveil "racial" et religieux n'a pas été moindre que celui des autres fondateurs, ses contemporains, comme Ntoutoume Ekomie Georges par exemple.

Ne se sentant pas bien dans le Dissumba, Evung Etughe a décidé de rompre avec ce culte. Il se sentait gêné par l'anthropophagie, le fétichisme, par la nudité, le manque d'intérêt à l'égard des problèmes sociaux du moment mais plus encore il souffrait du manque de sensibilité à tout ce qui constitue une véritable expérience religieuse.

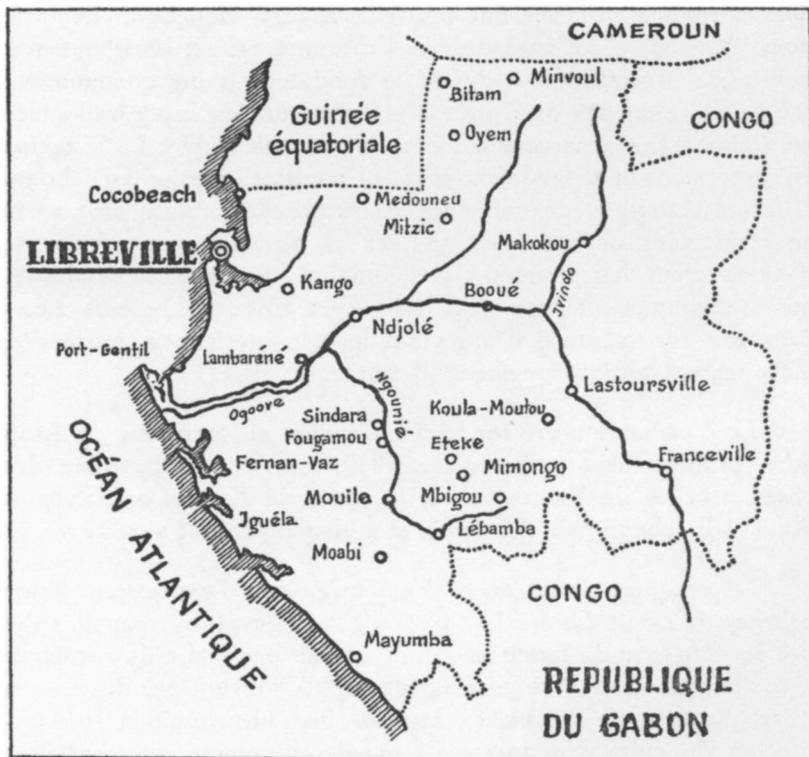
Lorsque vers 1935 Henri Menguelé, Fang de Sibang, quitta le Dissumba pour se faire initier à une nouvelle secte bouitiste, le Ndeya Kanga, en 1937, Evung Etughe se joignit à lui. Avec Alois Avelé Ngema, Laurent Mendon Mba et Henri Menguelé, les fils spirituels de Ntoutoume Ekomie Georges, Evung Etughe prit pour idéal de réunir et de réorganiser tous les bouitistes qui s'étaient séparés du Dissumba. Ce but les unissait sur un plan spirituel plutôt qu'amical, car le nouveau guide prétendait pouvoir offrir à ses collègues les conditions voulues pour réaliser mieux dans de nouveaux cadres, le programme religieux bouitiste véritable. Leur guide spirituel était Ntoutoume Ekomie Georges. Leur collaboration ne dura cependant pas longtemps. Bien qu'unis par un même idéal et comprenant tous également la nécessité d'une réforme du Bouiti, la jalousie, l'orgueil et l'ambition personnelle ne permirent pas à Evung Etughe de suivre les idées de Henri Menguelé qui était plus jeune que lui. D'après l'opinion des adeptes de la secte Yembawe, Henri Menguelé voulait en imposer à Evung Etughe dans les affaires du culte, où il imitait de trop près le culte catholique. Evung Etughe, poussé par ses réflexions, cessa de collaborer. Dérouté pour la deuxième fois, il essaya un changement d'orientation en créant un petit commerce ici et là, par exemple à Libreville au quartier N'Kembo, mais il ne réussit pas non plus dans cette tentative. Ses préoccupations socio-religieuses continuelles ne le laissaient pas libre. Il se décida

donc à fonder lui-même une nouvelle secte, à laquelle il donna le nom "Yembawe", c'est-à-dire la Fraternité. C'est ainsi que par besoin de protestation il devint le fondateur d'une communauté religieuse et un des plus grands réformateurs de la vie religieuse au Gabon. Les gens venaient chez lui, passaient avec lui le temps en discussions et se laissaient ensuite "baptiser" par lui par l'iboga. Il faisait construire des mbandja, cases rituelles, autour desquelles se groupaient aussitôt des adeptes et ses disciples. Ainsi se développèrent les premières communautés religieuses Yembawe, qui se distinguaient des autres par l'esprit fraternel de leurs membres, par leur tolérance et une vie religieuse intérieure approfondie, mais restant authentiquement africaine.

Le Yembawe a été fondé à Libreville, au carrefour de Atoñ Abe, probablement vers l'année 1940. On voit aujourd'hui des cases rituelles de Yembawe sur la route de Kango, à Sibang, à Akok, à Sizabang près d'Ovendo et à Nzameyong. (Voir la carte)

La création de la secte Yembawe était l'expression d'une réforme du Bouiti Dissumba. Evung Etughe avait horreur du culte des squelettes et du fétichisme, il ne voulait pas non plus participer à des cérémonies qui se terminaient le plus souvent par des scènes d'ivrognerie et de débauche sexuelle. Son idéal était la spiritualisation du culte des ancêtres, considérés comme intermédiaires entre l'homme et Dieu. Mais d'autre part, il s'opposait au caractère pro-catholique des cérémonies et du calendrier liturgique qu'Henri Menguelé a introduit dans sa secte, le Ndeya Kanga (communauté Mikabo). Evung Etughe luttait contre tout occidentalisme, ayant conscience de la valeur propre de la culture et des croyances des Fang. Il rejetait donc dans les cérémonies l'utilisation des bougies, de la croix et de la statue de la Sainte Vierge mais, par contre, il voulait les remplacer par les personnes mythiques Egnepé et Gningone Mebeghe que fournissait la tradition bouitie. Il recommandait l'emploi du feu uniquement et cela seulement dehors. De même il exigeait que les fidèles s'habillent rituellement, en blanc, lors des cérémonies.

Malgré la recommandation d'Evung Etughe Antoine, de garder la simplicité dans la vie religieuse et liturgique et malgré son désir de rester africain dans toutes les expressions culturelles



de la vie religieuse et de la structure du culte, après lui ses adeptes ont introduit des grades distinctifs, imitant la hiérarchie ecclésiastique catholique.

Dans cette hiérarchie, Evung Etughe, lui-même, a été placé au grade suprême avec le titre Ngondza, "le pape", titre qui lui est réservé uniquement en tant que fondateur. Les autres portent les titres suivants:

Pagne	—	"cardinal"
Kombo	—	"Christ" (chef)
Mimona	—	"archevêque"
Bandzi	—	"initié"

Evung Etughe Antoine s'est converti au catholicisme en 1966, un an avant sa mort. C'est lui-même qui a choisi son nom du baptême chrétien. Il figure dans les livres de la paroisse Saint-

Michel à N'Kembo, quartier de Libreville, sous les noms suivants: Antoine-Marie-Jean-Fidèle. En l'absence d'informations plus précises sur ce sujet, on peut seulement faire deux remarques. D'une part, on peut s'étonner profondément de ce changement ultime d'orientation chez un homme qui avait manifesté si clairement sa conscience des valeurs religieuses proprement africaines et son opposition foncière à l'influence catholique. Par ailleurs, cependant, l'exigence profondément mystique de son caractère peut certes permettre de comprendre qu'il ait poursuivi sa recherche d'un idéal religieux même après qu'il l'ait, semble-t-il, déjà atteint. Evung Etughe est mort en 1967. Dans la mémoire de ses disciples et de ses fils spirituels de la communauté religieuse Yembawe, il est un personnage marqué par Dieu et doté d'un charisme. Aux yeux des autres, il est un exemple parmi plusieurs autres de son époque d'hommes qui se distinguaient par leur sensibilité à l'égard des affaires religieuses et par leur engagement sincère dans les problèmes socio-culturels du peuple Fang. Il est un de ceux de la première génération qui semble avoir développé au maximum les deux motivations principales des fondateurs: le besoin de répondre aux aspirations religieuses Fang et le désir de valoriser leur culture et leur tradition africaines.

NTOUTOUM EKOMIE GEORGES

Ntoutoum Ekomie Georges est né en 1906. Georges est le prénom qu'il reçut lors de son baptême à la mission catholique Saint-Paul à Donguila, où il fit ses études primaires et où il put voir de près la vie religieuse et culturelle des Blancs.

Ce grand réformateur du Bouiti vit le jour dans la tribu Ge, de la famille Vino. En ce qui concerne sa vie privée, il était polygame. Selon le témoignage d'Aloys Aveli, son fils spirituel et son successeur, il avait sept femmes, mais d'après les informations de Menguelé Henri, son second fils spirituel et successeur, il devait avoir seulement trois femmes, qui lui ont laissé trois garçons et une fille. Une seule femme lui est restée fidèle jusqu'à sa mort.

D'après le témoignage du même disciple et fils spirituel, Menguele Henri, du village Sibang, au km 5 sur la route de

Kango, Ntoutoum Ekomie Georges avait une bonne constitution physique, était solidement bâti mais pas très grand. Le teint de son visage était très noir. Sa tête, un peu trop grande, était remarquable par le crâne bien formé et grand aussi.

A Donguila, où il a été baptisé et éduqué, il n'a pas exercé une fonction spéciale. Mais c'est peut-être là que dans son cœur est née l'idée de se donner à la vie religieuse. Malgré l'atmosphère occidentale de la mission ou peut-être au contraire à cause de cela, Ntoutoum Ekomie restait fier de sa "race" fang et sensible à l'avenir de ce peuple. Il fréquentait l'église et pratiquait avec une foi profonde la vie religieuse, mais ses besoins spirituels n'étaient pas satisfaits par ce que la mission pouvait lui offrir. Sa religiosité africaine, à plus forte raison étant celle d'un Fang, était basée sur l'ambition; une fierté exagérée et même un certain orgueil le poussait à s'intéresser aux problèmes de l'au-delà, du malheur, du bonheur et de la prospérité. Elle était marquée depuis son enfance par le besoin d'un contact vivant, mais spirituel avec les ancêtres. Elle dépassait donc par ses aspirations, ses cadres et son caractère africain les dimensions occidentales de la religion acceptée par le baptême. Mais, comme nous le verrons plus loin, sa religiosité était aussi en opposition avec le culte des ancêtres exprimé par des formes exagérées, par la vénération des crânes et poussé parfois jusqu'à l'anthropophagie, dont on accusait le Bouiti Dissumba.

Attiré, comme Evung Etughe et les autres, par le désir de "voir" les choses "cachées" aux non-initiés, Ntoutoum Ekomie Georges se fait pourtant initier d'abord à ce culte mitsogho. Il a donc été initié à une des deux branches du Bouiti des Mitsogho, celui de Mitombo qui, comme l'autre branche, le Bouiti Manga (Maganga) est issu du Bouiti Dissumba. C'est son frère aîné, Babiteghé, de la tribu Gé, qui a élargi par cette initiation de l'iboga les horizons de sa vie religieuse. Nous ne savons pourtant pas combien de temps il resta dans cette secte. Il la quitta assez vite parce qu'elle était moins connue et moins à la mode que le culte de Dissumba.

A la suite d'une vision et surtout d'une maladie, sa vocation religieuse fut renforcée et le poussa à se faire initier à Dissumba. Un petit commerce qu'il avait entrepris, comme Evung Etughe, ne lui donna pas satisfaction. Selon sa vision, il devait suivre la

voie religieuse. L'occasion s'en présenta bientôt. Travaillant au chantier parmi les Mitsogho il se laissa influencer par eux. Lorsqu'un jour il tomba malade, on le soumit aux soins d'un guérisseur mitsogho. Une fois hors de danger, Ntoutoum Ekomie Georges s'attacha à son sauveur. Alors celui-ci, pour lui assurer une bonne santé durable, demanda qu'il soit initié. C'était donc pour la deuxième fois que Ntoutoum Ekomie Georges recevait l'iboga, et cela tant pour avoir des visions qu'enfin aussi de "voir clair". La première fois ça avait été dans le Mitombo et cette fois-ci à Dissumba où il espérait obtenir un niveau supérieur d'initiation spirituelle. En outre, non seulement lui, mais avec lui toute sa famille et ses enfants furent initiés. Les cérémonies eurent lieu, comme racontent les témoins, "de l'autre côté, chez les Mitsogho".

L'enthousiasme de Ntoutoum Ekomie ne dura pas longtemps. Comme l'histoire du Bouiti nous le démontre, les Fang qui y sont entrés en sont sortis tôt ou tard choqués par le "vampirisme", comme ils disent et par la primitivité du culte. Ceux qui ont rompu avec le Dissumba où ils ont pris goût au mystère de l'Au-delà et où ils ont été marqués d'autre part par le dégoût, devant la découverte de rites plus ou moins désacralisés, se sont mis à la recherche de nouvelles possibilités pour combler leur besoin d'une expérience religieuse plus profonde et plus émouvante.

Ntoutoum Ekomie s'est rendu alors à Kango, ville qui encore aujourd'hui est comme un carrefour de "races" et où se rencontrent les routes provenant du sud par Lambarené et du nord-ouest, de l'Estuaire, de Libreville. C'est ici que se concentraient le commerce et la distribution des travaux sur les chantiers forestiers. C'est ici aussi que sa personnalité religieuse mûrit. C'est là enfin qu'il put regrouper autour de lui des gens avec lesquels il songea à reprendre, encore une fois, la vie religieuse mais sous une autre forme.

Plusieurs raisons ont poussé Ntoutoum Ekomie Georges à quitter le Dissumba. Peut-être touché et influencé par le catholicisme, il ne cachait pas sa désapprobation, comme Evung Etughe, à l'égard d'éléments de ce culte tels que l'utilisation des cadavres, les reliques et la consommation de la chair humaine si étroitement liés avec les cérémonies bouitistes. Comme ce dernier aussi il s'était opposé à l'ivresse et à la nudité qui accompagnaient souvent

les cérémonies. Mais, en outre, d'après ce que racontent certaines personnes initiées en même temps que lui, on lui reprochait de ne pas "voir clair", bien qu'il eut consommé l'iboga avec les autres. Grâce au catholicisme, lui, comme les autres Fang, était déjà sensibilisé à une vie religieuse intensive pour pouvoir se détacher du culte primitif des ancêtres et s'approcher de Dieu, Nzame. Il n'avait plus besoin de les voir à l'occasion des séances nocturnes, les ngozes, ou grâce aux visions lors d'une festivité spéciale. Il reprochait toujours au Dissumba de trop se concentrer autour des morts et de ne pas aller voir les affaires du ciel. Selon lui, les ngozes, les cérémonies nocturnes, devaient servir d'occasion à une prière, qui aidât l'homme à s'intérioriser et à vivre par sa prière le contenu de sa foi. D'ailleurs cela correspondait également mieux à sa nature et à son caractère, si le reproche de ne pas "voir clair" était vrai.

Aujourd'hui encore ses confrères et ses premiers fidèles parlent de sa "transfiguration" spirituelle, qui eut pour conséquence la naissance d'une nouvelle religion, le Ndeya Kanga.⁷ Dans la vision, qu'il avait eue à l'âge de vingt-neuf ans, soit vers 1935, parmi plusieurs recommandations il lui fut enjoint par une voix intérieure de ne plus fréquenter l'Eglise catholique à cause de son orgueil et du manque de fraternité qui y règne, comme ils disent, et aussi à cause de la prétendue supériorité des Blancs.

Ntoutoum Ekomie est devenu fondateur d'un nouveau culte, d'une communauté religieuse, qu'il a doté d'un dynamisme, d'un optimisme et d'un programme humaniste ayant pour base une expérience religieuse profonde et personnelle. Malgré son optimisme les années suivantes furent dures, pleines d'expériences personnelles, d'échecs avec les fidèles, de controverses avec les partisans du Dissumba et pourtant, malgré tout, pleines aussi d'espoir. A ces souffrances morales s'ajoutèrent les souffrances physiques provoquées par une maladie du cou. La tradition, pour reprendre l'expression biblique, raconte qu'il a souffert quarante jours et quarante nuits sans pouvoir bouger dans son lit. Il était en partie paralysé. Il mourut à l'ancien village Ndong, le dimanche, 10 juin 1951, et fut enterré sur le terrain de M. Abouguende Pierre-

⁷ Voir: S. Swiderski, Notes sur le Ndeya Kanga, secte synchrétique du Bouiti au Gabon. *Anthropos*, vol. 66, 1971.



Fig. 2. La tombe de *Ntoutoum Ekomie Georges*, Fondateur du *Ndeya Kanga*. (à côté de la tombe ses disciples: *Aloys Avele Ngema* et *Laurent Mendon Mba*). Au fond la première chapelle, *Saint Cœur de Marie*.

Paul, aux bords de la rivière Mbounda. Selon la volonté du fondateur, ses ossements devaient être déterrés et inhumés dans la nouvelle "église", qui se construisit quelques années après. L'arrestation de ses fils spirituels et successeurs, avec à leur tête Laurent Avelé, a interrompu l'entreprise commencée.

Ntoutoum Ekomie Georges repose donc encore là où il a construit sa première chapelle, (Fig. 2) la consacrant au Saint Cœur de Marie (Nlem Mvé Maria), où il espérait pouvoir spiritualiser les idées que son peuple, Fang, empruntées au Bouiti des Mitsogho pour devenir plus fort.

On peut s'étonner étant donné que Ntoutoum Ekomie était contemporain d'Evung Etughe qu'il n'y ait pas eu de collaboration entre eux.

Malgré des traits communs, les deux fondateurs ne se rencontraient pas pour réfléchir ensemble sur les problèmes actuels. Chacun vivait son idéal selon sa vocation propre qui lui avait été donnée par une vision individuelle. Même leurs enfants, jusqu'à aujourd'hui, ne s'invitent pas mutuellement pour organiser les cérémonies, ce que d'autres sectes ont l'habitude de faire.

On sait que dans ce temps de la recherche des nouvelles formes religieuses, les relations entre les différents réformateurs et guides spirituels n'étaient pas bonnes. La jalousie, le soupçon et la concurrence divisaient ces gens, pourtant soucieux de l'avenir commun. La plus grande opposition provenait des adeptes du Dissumba, duquel ces guides se séparaient pour créer de nouvelles cellules de vie religieuse. Malgré tout Ntoutoum Ekomie Georges restait ouvert aux autres, étant toujours gentil, toujours prêt à rendre service en tant que "docteur", guérisseur. Ainsi, il attira l'attention des missionnaires catholiques qui le respectaient pour son équilibre moral et son intelligence ainsi que le peuple qui l'admirait pour sa bonté et sa justice. S'il n'eut pas beaucoup de fidèles dans sa nouvelle religion, le Ndeya Kanga, il faut peut-être penser que c'est à cause de son caractère peu communicatif. On raconte de lui qu'il était un esprit fermé et qu'on ne savait jamais au juste ce qu'il pensait. Il ne parlait pas beaucoup.

L'histoire du Ndeya Kanga et surtout l'étude de la personnalité religieuse de Ntoutoum Ekomie Georges peuvent nous servir

comme exemple de la façon dont apparaît et se constitue une nouvelle religion. De la critique du Dissumba a résulté un nouveau programme cultuel, éthique et une nouvelle organisation. Même le but devait changer. Au lieu du culte des reliques et des fétiches, les fidèles devaient développer le culte de l'amour fraternel, de l'union spirituelle et l'adoration de Sainte-Marie. Le sérieux religieux doit se manifester par la hiérarchie des valeurs, par la prière et les vêtements liturgiques en tant qu'expression d'une nouvelle organisation.

Le secret doit être remplacé par la confiance mutuelle, l'obéissance forcée et aveugle par la spontanéité sincère, le dévouement mutuel, toujours marqué par le respect réciproque, l'hospitalité et un geste fraternel, ce qu'on constate d'ailleurs dans toutes les sectes boutistes réformées.

Ses premiers fils spirituels, Aloys Avele Ngema et Laurent Mendon Mba, ainsi que Henri Menguelé essayent de poursuivre la réalisation de l'idéal de vie socio-religieuse, proposé par Ntoutoum Ekomie Georges tant par le comportement des fidèles que par les cérémonies, organisées dans les deux communautés religieuses de la secte Ndeya Kanga. Ces deux communautés sont: Mikabo, au km 5 sur la route de Kango et Saint Cœur de Marie, au km 6 sur la même route. Les autres communautés de Ndeya Kanga se trouvent le long de cette même route, à N'Kembo (Libreville), guidée par M. Aboroubom Théophile et à N'Toum.⁸

Si l'on compare avec Evung Etughe, certaines remarques s'imposent puisqu'avec des cheminements presque semblables l'un aboutit au catholicisme, alors que l'autre baptisé rompt définitivement avec l'Eglise. Cette différence fondamentale peut tenir certes de personnalités différentes mais sans doute plus encore d'expériences différentes dans la rencontre d'expressions religieuses variées. Chez Ntoutoum, on peut supposer que l'insatisfaction ressentie en tant que chrétien, comme aussi à un autre degré dans le Dissumba faute de visions, l'ont amené graduellement à une prise de conscience personnelle renforcée par les échecs et aidé à définir de nouvelles exigences religieuses moins spectaculaires, plus intérieures, marquées clairement par l'expérience catholique.

⁸ Voir: le même, Notes sur le Ndeya Kanga, *op. cit.*

NDONG OBAME EYA

L'importance de ce guide spirituel qui est en même temps le fondateur de la secte Assumega-eniñ est multiple. Elle s'exprime dans le domaine socio-culturel où il apparaît comme un révolutionnaire, dans le domaine religieux où nous le voyons comme philosophe, théologien et réformateur et enfin dans le domaine politique, où il se fait connaître comme un homme soucieux de l'unité raciale et nationale.

Ndong Obame Eya provenait du clan Efak, qui à côté du clan Oyok, a été le plus marqué par les idées du Bouiti. Ce sont en effet les deux clans les plus "sectaires" et les plus engagés dans la lutte ouverte contre les missionnaires catholiques; leurs membres se rappellent toujours cette fameuse campagne contre le Bouiti, pendant laquelle les missionnaires détruisirent leurs cases en les brûlant et allèrent jusqu'à frapper leurs enfants. Ils ne veulent pas oublier cette triste histoire, dont l'abbé Jérôme M'Ba était organisateur.

Grand personnage du Bouiti réformé, Ndong Obame Eya a été baptisé et marié dans la mission catholique, et il est resté monogame. Il était cultivateur mais s'intéressa toujours à la vie publique, aux changements socio-culturels et aux idées novatrices, qui ne manquaient pas à cette époque surtout aux environs de Libreville.

Préoccupé par l'avenir des Fang et du pays, Ndong Obame Eya vit dans le culte du Bouiti le meilleur moyen d'une réintégration sociale et le point d'appui adéquat pour un renouvellement spirituel des Fang. Mais, comme Evung Etughe et Ntoutoum Ekomie, il rejetait la forme primitive et vulgaire de ce culte des crânes. Du bouitisme il a emprunté seulement l'interprétation religieuse de la vie et sa valorisation, exprimée essentiellement par l'idée d'une régénération continuelle au moyen des cérémonies rituelles de ngozes. Influencé par la pensée chrétienne, il a su ingénieusement lier le rôle de la femme mythique Egnepé, tel qu'il existait dans l'organisation spirituelle et culturelle et qu'il est évoqué par la mythologie bouitiste, avec le rôle que l'Eglise catholique attribue à la Sainte Vierge dans la rédemption, en redonnant même à ce rôle tout le relief qu'il pouvait avoir par exemple

dans la foi populaire du Moyen-Age en Europe. Par cette liaison, par ce "synchrétisme" des personnages et de leur fonction s'exprime de façon éminente l'évolution d'une seule idée, à savoir celle de la vie, envisagée d'abord à son niveau biologique pour en venir ensuite à son niveau spirituel et sublimé. L'exemple donné permet aussi de comprendre comment se fait le passage d'un culte traditionnel à une religion et d'autre part comment les idées simples, rudimentaires, provenant d'une mythologie évoluent pour devenir des notions philosophiques et des "vérités" théologiques.

Ndong Obame Eya a commencé par une restauration de l'unité sociale des Fang. En adoptant le culte du Bouiti, qui devait selon lui contribuer à ce but, il a cru bien faire d'abandonner les langues étrangères, à savoir le mitsogho et l'apindji, langues des fondateurs du Bouiti Dissumba, considérées comme langues "liturgiques". Il a donc introduit dans les cérémonies la langue fang, pour que tout le monde les comprenne. On peut comparer ce geste à son équivalent dans la religion catholique avec l'abandon du latin. Pour souligner cette rupture avec la tradition rituelle et pour marquer davantage une nouvelle étape des idées bouitiste, Ndong Obame Eya a donné à son mouvement socio-religieux le nom: "Assumega-eniñ", c'est-à-dire: "Le Commencement de la vie". Ayant supprimé la multiplicité des reliques, des ossements et toutes les autres sortes de gri-gri à but magique, Ndong Obame Eya a présenté un nouveau programme, qui se propose comme idéal la conversion intérieure et une expérience religieuse plus profonde, basée sur une réflexion sur la vie. Cette intériorisation du culte Bouiti est devenue même le modèle pour la spiritualisation des autres cultes bouitistes.

Le programme de la secte Assumega-eniñ provient de la vision prophétique du fondateur, qui consistait dans la promesse suivante: Pendant une cérémonie de Bouiti, le ngoze, il a vu "le Bouiti", qui venait lui dire que "le culte actuel du Bouiti chez les Fang est mauvais, parce que trop basé sur les reliques et les ossements. Je veux t'envoyer auprès des hommes pour enlever tous les crânes. Une fois cela fait, tu recommenceras de nouveau, de zéro le culte du Bouiti. Tu auras de nouveaux adeptes." Ses disciples et en particulier son fils spirituel et guide culturel, Lucien Meyo à Nzobermitang, au km 39 sur la route de Kango, racontent qu'il

a obéi au Bouiti, se rendant dans plusieurs villages pour ramasser les ossements et les crânes, pour ensuite les enterrer dans une fosse commune. Après avoir couvert la fosse il a dit aux gens qui l'entouraient: "maintenant le culte qui va naître s'appellera Assumegea-eniñ", c'est-à-dire "Le recommencement de la vie". Nous rompons entièrement avec le passé pour recommencer quelque chose de neuf, qui peut nous assurer l'unité".

Au cours de sa vision du 12 août 1947 à Akon-Eki, Ndong Obame Eya apprit qu'il lui restait seulement 7 ans à vivre. "Tu vivras sept ans et après tu mourras!" lui a dit le Bouiti. Et, en effet, ce visionnaire bouitiste est décédé selon la prédiction. On peut lire sur les parois de la chapelle la phrase suivante: "Ndong Obame Eya a vu l'eboga le 12.8.1947. IL A ETE DECEDE LE 18.8.1954 à DZOBEMITANG". (Fig. 3) Cette inscription commémorative rappelle non seulement le "baptême par l'iboga" de Ndong Obame Eya mais en même temps sa vision du Bouiti et la prédiction de sa mort.

Avec ce troisième exemple, on voit quelle effervescence d'idées de renouvellement s'est produite pendant cette période et comment obéissant aux mobiles propres à leur tempérament les divers fondateurs ont contribué dans telle ou telle mesure à un mouvement commun d'émancipation culturelle et religieuse face à la religion coloniale et à la possibilité pour les Africains de découvrir leur voie autonome pour approcher de l'Absolu et d'un idéal de vie meilleure.

NZE NDONG

La vie de Nze Ndong n'est pas si tourmentée que celle des autres fondateurs et guides spirituels, marquée par le déchirement spirituel, par l'insatisfaction intérieure qui les poussait finalement à la recherche continue de nouvelles formes religieuses. La vie des autres était marquée même par des visions, comme c'est le cas chez Ndong Obame Eya ou Michel Nze Mba de la Croix.

Jean Paul Obiang Ondo, jadis grand maître d'initiation et grand guérisseur dans l'Ombwiri a été le témoin du début des activités religieuses de Nze Ndong qui datent de l'année 1948.

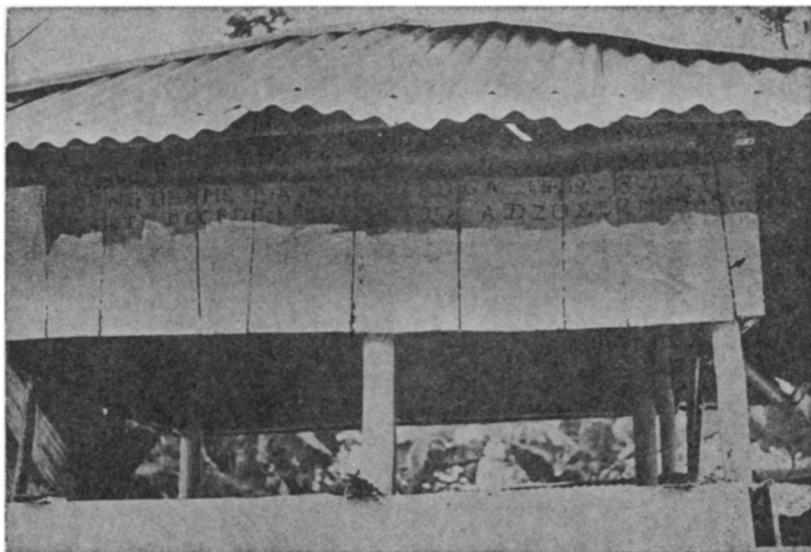


Fig. 3. Inscription commémorative de *Ndong Obame Eya*, fondateur d'Assu-mega-enifi. Nzobermitang.

D'après ses informations et ce que les membres des différentes sectes racontent, Nze Ndong, cultivateur de profession, a été élevé dans l'esprit catholique, baptisé et n'a eu qu'une seule femme. Aujourd'hui c'est un homme de cinquante ans encore illettré mais toujours sensible à tout ce qui se passe autour de lui. De caractère renfermé, solitaire et "séparatiste" mais d'esprit critique et synthétique, Nze Ndong a réussi dans son désir de renouveler l'esprit et l'idéal de l'Ombwiri,⁹ société d'initiation et de guérison. On sait que l'Ombwiri a pris son origine chez les peuples N'Komi et Miené dans les environs du Lac Como et qu'elle s'est ensuite répandue dans les environs de Libreville et de N'Toum.

Nze Ndong a quitté cette région du Lac Como et est venu à N'Toum pour s'y installer avec sa famille et pour y travailler comme guérisseur ombwiri. L'atmosphère à N'Toum était dans ce temps-là, dans les années 1945-1948, tout animée par les acti-

⁹ Voir: S. Swiderski, L'Ombwiri, société d'initiation et de guérison au Gabon. *Religioni e Civiltà*, Vol. 1. (ancien *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, Vol. 41, (1969-1970). Roma.

vités des gens nouvellement baptisés, des adeptes du Bouiti et des membres de l'Ombwiri. Le Christianisme fleurissait grâce aux activités des catéchistes mais l'Ombwiri, de son côté, se faisait aussi une bonne réputation par ses tentatives de guérison, son dévouement aux malades et aux pauvres, qui lui garantissait une grande popularité et un grand nombre de nouveaux adeptes. Dans une telle atmosphère active et engageante, Nze Ndong a eu du mal à susciter un intérêt pour le culte ombwiri qu'il apportait de "l'autre côté du Lac", trop traditionnel et pas assez riche en moyens d'expression rituelle. Le quartier a refusé de fréquenter sa case rituelle et de collaborer avec lui. Restant ainsi isolé, il a dû chercher une solution. On peut supposer qu'à la base de ces recherches se trouvait plutôt l'intérêt personnel, provenant d'ambition et de désir de réussir dans la vie, que le souci du bien du peuple. Etant donné la situation défavorable pour lui, il s'est aperçu que pour réussir il lui fallait provoquer un intérêt plus grand que celui qui existait déjà à l'égard du Christianisme et des sectes culturelles traditionnelles. Il lui fallait devenir authentique et original. Pour affaiblir donc les sentiments de fidélité des chrétiens et des ombwiristes à N'Toum il a commencé de se moquer surtout de ces derniers en leur reprochant d'avoir un double visage, l'un pour la célébration des ngozes et l'autre pour la participation à la messe catholique. Ainsi pas à pas se développait son plan. Pour avoir finalement le succès, il eut l'idée de faire un mélange du Bouiti avec l'Ombwiri. Il prit donc des éléments culturels de la secte N'Kol-bel-eniñ, (une branche bouitiste à Nzobermitang, au km 41, sur la route de Kango) et ceux de l'Ombwiri. On a ici l'exemple d'une double sorte de syncrétisme; l'un consiste dans le mélange des éléments culturels de deux cultes traditionnels, celui du Bouiti et celui de l'Ombwiri et l'autre qui était plutôt le résultat du mélange des idées et des formes culturelles provenant de la tradition religieuse gabonaise, autrement dit africaine avec celles du christianisme occidental. Il s'agissait donc, à proprement parler, de l'union des éléments bouistes, ombwiristes et chrétiens.

La nouvelle formation culturelle que Nze Ndong proposait était bien étrange aux yeux des habitants de N'Toum. Ceux-ci étaient déjà habitués aux nouvelles idées, mais exprimées selon la même formation religieuse et en particulier dans les cadres de la

même tradition culturelle. Ils s'opposaient donc à lui, en le soupçonnant de chercher tout simplement à concurrencer les autres cultes. Le tribalisme et l'ésotérisme se faisaient alors ici encore bien remarquer.

L'originalité de cette nouvelle formation culturelle résidait dans le fait qu'elle unissait les trois buts principaux, provenant des trois sortes de culte. Nze Ndong a pris de l'Ombwiri le but de guérir les malades et d'être au service des pauvres. Du Bouiti il a adopté le culte des morts en espérant ainsi pouvoir augmenter l'ingérence de l'Au-delà dans les cérémonies de guérison où les esprits, appelés ombwiri, étaient déjà considérés comme les premiers guérisseurs. Ce qu'il a trouvé lui-même dans le christianisme était surtout l'idéal de la sainteté individuelle et personnelle. C'est ici que réside par conséquent la véritable évolution de la pensée religieuse parce que l'utilitarisme immédiat tend à y être remplacé par la vertu au niveau psycho-religieux. On sait que l'idéal chrétien, proposé ici par Nze Ndong, a été ensuite repris et réinterprété de différente façon par ses disciples et ses élèves, et en particulier par le guide spirituel Mezui-Assume Jean Constant à Medouneu, par Hilaire Biyogho à N'Koltang et par Michel Nze Mba, homme de prière dans le culte "Science spirituelle du Cœur du Saint Esprit" à Libreville, secte fondée par lui-même.

Nze Ndong a nommé sa nouvelle secte Erendzi Saint. Erendzi doit signifier dans la langue N'komi et miené la tortue de mer. Alors, Erendzi Saint veut dire la tortue sainte. Pourquoi a-t-il choisi ce nom, il est pour l'instant difficile de le dire.

Après ces débuts pleins d'obstacles et de contestation, la secte Erendzi Saint s'est répandue avec une grande rapidité. On rencontre aujourd'hui de nombreuses cases rituelles de cette secte attirant un nombre de plus en plus grand de nouveaux adeptes, ce qui fait une certaine concurrence aux sectes de Ndeya Kanga, par exemple, qui se plaignent d'un manque de vocations. Les "missionnaires" d'Erendzi Saint disposant d'une camionnette décorée d'une belle inscription "ERENDZI SAINT" ont répandu le nouveau culte à Libreville, Okolassi, Nzobermitang, N'Koltang, Mitzic, Oyem et Medouneu.

A part le but multiple et l'idéal dont nous avons parlé, Erendzi Saint se distingue des autres sectes et cultes synchrétiques

par les traits suivants: les dessins et les images de leurs chapelles représentent les saints catholiques. Les femmes, participant aux cérémonies nocturnes, s'habillent en robe longue et en voile, rappeant ainsi les religieuses catholiques (fig. 6) tandis que les guides spirituels utilisent la soutane, comme les prêtres catholiques. (Fig. 4) Le culte se compose de chant, de danse et de musique. Pendant les cérémonies on distribue l'iboga en poudre, en se servant d'un calice et d'une petite cuillère et en prononçant les paroles: "Dieu est à nous" ou même parfois: "Voici le corps du Christ". Les communicants se mettent à genoux et joignent leurs mains au moment de la communion.

Tous ces détails permettent de juger la fidélité de l'imitation du culte catholique existant dans le mouvement.

La réussite de ce nouveau culte, synthèse de tant d'éléments divers, dont l'origine ne répond à aucune motivation religieuse profonde, montre quelle peut être la soif d'expérimentation religieuse dans ce Gabon d'avant l'indépendance, déchiré entre la prise de conscience progressive de sa propre valeur et l'emprise des idées étrangères, culturelles ou religieuses.

HILAIRE BIYOGHO

De caractère énergique et actif cet entrepreneur de transport, Hilaire Biyogho, (Fig. 4) s'est donné aux affaires religieuses après avoir été influencé tout d'abord par l'atmosphère catholique de la mission Sainte-Marie à Libreville et des amis et ensuite par les cérémonies de la secte Asumega-eniñ que son père organise encore aujourd'hui au village Okolassi, au km 37 sur la route de Kango. Les autres facteurs de sa "conversion" et sa "reconversion" ont été de nature plutôt psychologique, révélant son caractère avide de choses spectaculaires, de mouvement et de changements poussés même jusqu'aux tentatives d'entrer en transe et possession lors des cérémonies, qu'il organise lui-même.

Hilaire Biyogho a été baptisé à la mission catholique. Son mariage conclu à l'église ne lui a pas donné le bonheur qu'il espérait de devenir père. Il a donc pris deux autres femmes qui ont pu lui donner sept enfants. Mais cela ne lui suffisait pas. Le temps était trop tourmenté par de nouvelles idées culturelles et politiques



Fig. 4. *Hilaire Biyogho*, guide spirituel d'Erendzi Saint. N'Koltang.

pour rester tranquille au foyer. A cette époque (1940-1950), il était très à la mode d'appartenir à une secte ou à un culte religieux pour exprimer mieux et tangiblement les vérités religieuses dont on parlait tant dans les nouvelles sectes que dans les familles converties au christianisme. Ce désir de vivre le sacré et le mystérieux selon des modalités africaines a été accentué encore davantage par les tendances libératrices et anticoloniales, visant à conduire le peuple vers l'indépendance politique, l'autonomie culturelle et l'émancipation religieuse.

Malgré son attachement à la religion catholique, malgré ses liens amicaux avec les missionnaires, Hilaire Biyogho songeait à quitter l'Eglise, pour vivre le christianisme à l'africaine et à sa façon. Dans son témoignage se laissent distinguer non seulement la raison habituelle de la vocation, la maladie, mais aussi des raisons d'ordre purement religieux. On décèle chez lui les signes d'une longue réflexion et des motivations théoriques qui l'ont amené finalement à rompre avec son passé, son appartenance au catholicisme et même à l'Assumega-eniñ, branche boutie de son père.

La décision n'est pas venue vite. Elle lui a coûté cher; il a dû la payer par un dur combat intérieur et par un déchirement spirituel, partagé entre ceux qu'il aimait et ce que son âme africaine et fang exigeait de lui. Cette décision a été finalement accélérée par des souffrances physiques, provoquées par une maladie. Le combat intérieur, par contre, a été réglé par un compromis. Il a rompu avec l'institution de l'Eglise mais il a gardé l'esprit chrétien. Son attachement au culte catholique s'exprime dans son culte, déjà indépendant et incontrôlé, par le décor, la symbolique, les vêtements liturgiques, par la communion et surtout par le culte de la Sainte Vierge.

Hilaire Biyogho est entré dans la secte Erendzi Saint, par le baptême d'iboga en 1957. Voici comment s'est fait sa "reconversion" et sa vocation de se mettre au service des pauvres et des malades:

"Moi, Hilaire Biyogho, j'ai eu une maladie, qui m'a fait sortir des boutons sur les pieds. Je ne pouvais plus mettre de chaussures. Ces boutons sortaient dès 6h.00 le matin et supprimaient. Aussi je ne pouvais pas marcher. Alors j'ai fait appel à une femme,

nommée Angoma Germaine, demeurant au km 22, pour qu'elle me guérisse. Elle était cheftaine de l'Ombwiri Enanga Endjogho. Arrivée chez moi, à N'Koltang, au km 32, le lundi, 25 mars 1957, elle m'a conduit à Ebamayong, au km 7 sur la route de Kango. Là j'ai rencontré un homme, appelé Obi Amba de la branche Ombwiri Ongi Numba. C'est là, dans cette branche, que j'ai mangé l'iboga, bien que j'ai été honteux à la pensée de mes amis, parce que j'étais avant ça un vrai catholique, élevé à la mission.

J'ai pris l'iboga des mains d'Obi Amba et de Nze Ndong. Ce dernier habitant N'Toum. La cérémonie a commencé à 15h.30 le lundi 25 mars et a duré jusqu'au samedi. Je ne mangeais que l'iboga jour et nuit. Je suis ainsi arrivé à Erendzi Saint où j'ai vu Resenga Endjogho et les autres esprits saints, les morts.

Resenga Endjogho m'a dit que je suis appelé pour voir Erendzi Saint et convoqué pour protéger les pauvres et guérir les malades. Voilà notre but, soigner les malades, en leur donnant l'iboga par la puissance d'Erendzi Saint."

Hilaire Biyogho était un catholique fervent mais, comme il le dit, il a quitté le catholicisme en 1957, parce que dans l'Erendzi Saint il "voit" grâce à l'iboga et dans l'église il croyait seulement sans "voir". En plus, il a quitté aussi la secte bouitiste de son père, Assumega-eniñ, parce que ses fidèles, selon lui, n'étaient pas sérieux, s'adonnant à l'ivresse et à la débauche sexuelle. C'est le manque d'esprit religieux de cette secte qui l'a poussé à chercher un renouvellement spirituel, basé sur la prière. Hilaire Biyogho a refusé aussi de collaborer avec les Olympiques (Oropiques), une branche d'Ombwiri, qui est née avant Erendzi Saint. Les raisons d'une telle attitude étaient de nature "liturgique". Les Olympiques, au km 23 sur la route de Kango, pour guérir les malades, immolent des cabris, ce qui s'oppose à la coutume de l'Ombwiri où le sacrifice est d'ordre spirituel. Hilaire Biyogho reste fidèle à la pratique traditionnelle de guérir par les plantes, la musique sacrée de la harpe (ngombi)¹⁰ et par la prière.

Hilaire Biyogho tient dans sa chapelle le rôle de nganga, guérisseur et guide spirituel. Il organise les cérémonies, prie avec

¹⁰ Voir: S. Swiderski, La harpe sacrée dans les cultes synchrétiques au Gabon. *Anthropos*, vol. 65, 1970.

les autres, compose les cantiques mariaux et distribue la communion. On s'aperçoit facilement que sa personnalité religieuse a été formée par le catholicisme. Beaucoup de "traits catholiques" qu'il a conservés, il les a incorporés dans le culte, le calendrier liturgique et la structure intérieure de sa communauté. Déjà son nom d'initiation, Résenga Endjogho, c'est-à-dire Emmanuel, que Hilaire Biyogho a pu "voir" pendant sa vision initiatique, témoigne sa prédilection pour la tradition chrétienne. De même, lorsqu'il a construit sa chapelle, mbandja, en 1964, il l'a érigée sous l'invocation de Ayené Nzamé, c'est-à-dire "où on voit Dieu". Par ce nom il exprime l'essentiel de sa conversion et de son christianisme africain: voir et vivre directement le sacré.

Ce guide spirituel est peut-être de tous ceux que nous avons présentés jusque-là celui qui reste le plus influencé par le catholicisme ce qui se remarque surtout par l'intériorisation des gestes religieux.

MICHEL NZE MBA DE LA CROIX

Pour comprendre mieux la personnalité religieuse du fondateur du culte "Science spirituelle du Cœur du Saint Esprit" à Libreville (Fig. 5), il faut étudier d'abord de nombreux facteurs, tant extérieurs, englobant les événements socio-culturels de son temps, que les facteurs psychologiques.

Ce mystique et homme de prière, infirmier et peintre amateur, amoureux de la croix du Christ, est né en 1914 au village Yenghe, rivière Tsini, du clan Yemendzim, et de la tribu Fang. Il a été formé dans l'atmosphère catholique, peut-être moins marqué par le baptême et la conscience d'appartenir à l'Eglise que par la présence dans sa famille d'un cousin prêtre. Néanmoins, dans sa biographie il souligne que les événements les plus importants dans sa vie ont été sa première communion en 1933, soit à l'âge de 19 ans (elle fut aussi la dernière jusqu'à Pâques 1969 à cause de ses cinq mariages successifs tous conclus hors de l'Eglise), la vision de la croix, qui est en même temps le début véritable de sa vocation et ensuite son dernier mariage avec Ada Bissié Marthe, qui est la sixième femme dans sa vie.



Fig. 5. *Michel Nze Mba*, fondateur de "La Science Spirituelle du Cœur du Saint-Esprit". Libreville.

Son enfance s'est déroulée plutôt tranquillement et dans des conditions privilégiées par rapport aux autres enfants gabonais. A l'âge de 12 ans, il entre à l'école Montfort de Libreville, qu'il quitte après le C.E.I., donc ayant trois classes. Le 4 février 1934, il est admis au concours des élèves infirmiers, métier qui l'a marqué profondément et sensibilisé davantage face aux malades et souffrants. Un autre événement dans sa vie est la réception du permis de conduite pour poids lourds dans les travaux publics, qui lui permit de goûter une nouvelle responsabilité et un nouveau service. Cette occupation l'a marquée aussi, ce que nous constatons dans sa peinture représentant un gros camion au milieu de la scène du paradis et ensuite dans ses expressions, retrouvées lors de l'affirmation de sa vocation religieuse interprétée par lui comme la voix de son esprit: "Il faut que tu continues, c'est ton devoir comme le travail public..."

Il n'est pas resté longtemps dans ce métier. Il l'a quitté la même année, après avoir eu deux accidents. Le fait d'être congédié ne l'a pas bien disposé à l'égard des Blancs. Il a donc décidé de ne plus travailler pour eux. La recherche d'un autre emploi n'apportait pas de résultats, malgré sa prière continue. Un jour, étant au campement, il a perdu la croix de son rosaire qu'il portait toujours avec lui. Ce petit détail l'a secoué profondément, lui donnant même l'impression obsédante que le Christ voulait l'abandonner. Attristé, il ne cessait de rêver du Christ, de ses souffrances et de son amour envers les pauvres. Parmi plusieurs rêves un l'a impressionné définitivement. Il a vu une croix énorme et le Christ qui se penchait vers lui. Le lendemain et les jours suivants il ne pensait qu'à ce rêve, qui finalement s'est transformé en une idée et une décision de construire une chapelle, mbandja, en forme de croix. La raison d'être de cette chapelle serait de vénérer le Christ crucifié, de guérir les malades et de chasser les mauvais esprits qui provoquent les maladies. Elle attire aujourd'hui les fidèles par son caractère christocentrique, par la prière, les chants mariaux et un nouveau style de comportement éthique qui est chrétien.

La vocation de Michel Nze Mba nous révèle le plus grand nombre d'éléments spécifiques indiquant une personnalité religieuse développée et engagée idéologiquement. Bien que la maladie reste

encore le point de départ de sa vocation spirituelle, elle n'est pas considérée par ce guide comme essentielle. Elle fut seulement une occasion, comme il le souligne dans son témoignage, pour se trouver en contact intime avec son cousin mort, prêtre catholique. C'est lui, ce prêtre, qui lui a laissé une mission religieuse à accomplir.

Voici ce que raconte le guide lui-même: "Moi, Michel Nze Mba, né en 1914, je suis tombé malade en 1945. J'ai eu successivement des abcès sur tout le corps, ce qui me donnait beaucoup de soucis car je ne savais comment sortir de cette misère. Je rejetais toujours les conseils de me faire soigner par l'Ombwiri, étant donné que moi et toute ma famille, nous avons toujours été chrétiens. Même mon cousin était prêtre catholique. Nous rejetions les pratiques ombwiristes les jugeant magiques. Mais les souffrances physiques et morales n'ont fait qu'augmenter. Finalement je me suis senti obligé de me rendre chez ces gens que je détestais. Pourtant cela continuait de me poser un grave problème. L'Ombwiri imposait comme condition d'entrer dans la secte si l'on voulait être guéri.

Arrivé chez mon futur maître d'initiation, George Ngoua Endong au village Akelenin en 1945, j'ai rencontré une autre difficulté. Le maître, kombi, exigeait que j'enlève le chapelet que j'avais l'habitude de porter toujours sur moi pour me défendre des mauvais esprits. Selon lui, je ne pouvais pas "voir" par l'iboga, si je gardais ce chapelet. J'ai réfléchi longtemps. Dans ce silence j'ai entendu parler près de moi: "Moi, je ne croyais pas te voir ici!" J'ai reconnu la voix de mon cousin, le prêtre, qui, il y avait quelques années, avait été empoisonné dans la mission de Donguila. C'est pendant une vision que ce prêtre m'a raconté ses souffrances et les causes de sa mort. Il m'a donné ensuite plusieurs conseils pour ma vie. A tout cela j'ai répondu: "Puisque toi, prêtre, tu as travaillé pour les autres et que même tu es mort pour cette cause, je veux travailler moi aussi à mon tour. Je veux que tu sois mon guide et mon intermédiaire. Le revenant m'a répondu: "Je te donnerai la possibilité de connaître les séductions de Lucifer, le diable, qui trompe les gens. Je te donnerai du travail. Au nom de Dieu tu dois avertir les gens qu'ils laissent tomber leurs fétiches, l'Ombwiri, le Bouiti et tout cela. Tu auras une force grâce à laquelle les séductions du diable n'auront pas prise sur toi. C'est pour

cela que je t'ai appelé. Je te donnerai ensuite la force pour ton travail. Et maintenant je te dis: Tu ne feras pas le ngoze le samedi. Il faut se préparer pour le dimanche. Si on danse toute la nuit jusqu'à 7h.00 du matin le dimanche, les gens ne sont plus capables d'aller à la messe."

Je me suis alors décidé de ne pas me faire initier à l'Ombwiri, mais seulement de me servir de lui pour être guéri. Je mangeai donc pendant deux semaines l'iboga et les autres herbes médicinales que mon maître me donnait. Etant "pris" par l'iboga, j'ai entendu de nouveau une voix qui provenait de mon ombwiri, de mon âme: "Tu ne seras plus malade, tu seras guéri! Cette maladie est pour toi seulement une convocation! Tu dois travailler et prier pour les autres!" Je suis donc depuis cette année, 1945, en bonne santé et, selon ma promesse, je n'ai pas manqué, même une fois, de me rendre dans ma chapelle à minuit pour prier. Je prie pour ceux qui sont au purgatoire, ceux qui sont en prison, qui marchent dans la nuit ou sont sur l'eau, pour les voyageurs et pour les agonisants. Je me dis, je suis pécheur mais, mon Dieu, écoute pourtant ma prière. Je suis prêt de souffrir et d'affaiblir mon corps, afin que mon esprit soit fort. Il y a eu des moments où je voulais cesser mes pratiques religieuses, me sentant faible et rempli de doute, mais un jour l'esprit m'a dit: "Il faut que tu continues, c'est ton devoir comme le travail public. Il faut que tu soignes les chrétiens malades..." Grâce à plusieurs rêves, j'ai enfin compris mon devoir d'être au service des autres.

Un jour quand je me rendais au village de ma femme, j'ai aperçu dans la nuit sur le ciel une grande croix. J'ai compris que je devais travailler sous ce signe, le signe de la croix.¹¹ J'ai construit donc une chapelle en forme de croix où j'ai commencé les soins des malades et de guérir la stérilité des femmes.

J'ai accepté l'iboga pour guérir les malades, mais pas pour avoir des visions. Je me sens comme un envoyé de Dieu, pour parler aux Africains de la nécessité de s'unir dans la fraternité. Je veux être leur guide spirituel en leur enseignant "La science

¹¹ Le surnom "de la Croix" (Michel Nze Mba de la Croix) provient de cette vision, qui est en même temps la cause principale de sa vocation et de sa conversion totale.

spirituelle du Cœur du Saint Esprit" qui provient de mon culte pour la croix."

Etant passionné par sa vocation, il s'est donné à la prière continuelle, passant des nuits dans sa chapelle. Cette dévotion exaltée a été la cause principale, comme il le dit lui-même de son abandon par les cinq femmes qui l'ont toutes quitté, l'une après l'autre, ne pouvant pas le comprendre et encore moins partager avec lui cette forme de vie. Avec ses six femmes, il est père de six enfants.

La personnalité religieuse de Michel Nze Mba de la Croix se reflète bien dans son programme et dans l'idéal qu'il s'est proposé. Elle s'exprime donc surtout par la prière nocturne, accompagnée d'une méditation, par des rêves et des visions, pendant lesquelles il prétend recevoir des messages, des idées et l'inspiration pour son culte. La notion de la souffrance dans son culte a un caractère chrétien, c'est-à-dire méritant. Se sentant envoyé de Dieu avec la mission de préparer les gens pour le christianisme, il prêche donc et il transforme des idées traditionnelles en idées chrétiennes. Ainsi il a "christianisé" la tombe symbolique des ancêtres, le nzimbé, en y remplaçant l'arbre ôkala, qui symbolise dans les sectes ombwiristes le fœtus, par la croix. De même, le poteau central, symbole de la naissance biologique et de la renaissance spirituelle, il l'a remplacé dans sa chapelle par une énorme croix. La couleur rouge n'est plus pour lui le symbole de la menstruation et de l'annonce d'une nouvelle vie biologique, comme d'ailleurs la couleur blanche, symbole du sperme. Le rouge est pour lui le signe du sang du Christ et de sa rédemption par la souffrance et le blanc le signe de la sainteté et de la pureté spirituelle.

Sa religiosité exceptionnelle, naïve et sincère est en même temps pratique et vécue, se manifestant par la justice, la bonté et l'honnêteté. Après avoir réglé son mariage à l'Eglise, il a repris également ses activités dans la paroisse catholique Saint Joseph au quartier Lalala à Libreville.

Avec Michel Nze Mba, il semble bien qu'on ait affaire réellement à un mystique de l'ombwiri réformé. Devenu véritablement moine au service de l'humanité africaine, il admet et même soutient la collaboration avec l'Eglise sans douter néanmoins de l'utilité

du culte qu'il propose à cause de son but pratique et sanctifiant tout à la fois. Il représente ainsi un bel exemple des multiples voies de rénovation que l'Afrique jeune, enthousiaste et enracinée franchement dans le vécu, peut offrir à un "catholicisme" véritable.

N'DOUME OBAME ("Monseigneur Iboga")

MARQUÉ PAR LA SOUFFRANCE

La personnalité religieuse de "Monseigneur Iboga" (titre que N'Doume Obame s'est donné lui-même) (Fig. 6) s'est formée tant par les circonstances socio-culturelles et politiques, provenant des contacts avec les Blancs que par les rapports avec les missionnaires catholiques de Medouneu.

Dans la biographie de ce grand maître d'initiation se remarquent deux événements qui ont laissé des traces profondes dans son âme et dans son attitude face à tout ce qui provient des missions catholiques. Le souvenir du premier événement concerne son initiation au Bouiti. Il évoque alors l'événement joyeux, plein d'optimisme, de confiance et d'attachement à la tradition religieuse. Le deuxième souvenir lui rappelle l'événement triste, connu sous le nom de "campagne contre le Bouiti". A ces deux événements s'en joignent encore plusieurs autres mais qui étaient plutôt des dures épreuves de la vie que des signes de succès. Le malheur le fréquentait plus souvent que la joie.

N'Doume Obame, Fang, provient de la famille Eko et du clan Efak. Il est né vers 1920. Divorcé, il vit actuellement avec une femme de sa famille. La femme dont il a divorcé lui avait donné un enfant seulement. Malgré cinq ans de vie commune, il reste sans enfants, ce qui le fait souffrir ainsi que sa femme. Il a été initié tôt au Bouiti, à 8 ans, donc vers 1928. Ce "baptême par l'iboga" a eu lieu dans son village natal de N'Doumeko, Eyameyong, dont le nom se traduit par "place de justice" près de Medouneu. Dans sa vision initiatique il a reçu le nom Ntuma Nzamé, c'est-à-dire "Agneau de Dieu". C'est M'Babiyogha qui était son maître de noviciat et son initiateur. La secte dans laquelle il est présentement porte le nom "Assumega-eniñ" fondée par Ndong Obame Eya.



Fig. 6. *Ndoume Obame*, guide spirituel de l'Assumega-eniñ. Medouneu.

Pendant plusieurs années il a travaillé comme maçon, mais quand il manquait de travail il restait au chômage ou s'occupait d'une petite plantation de manioc.

N'Doume Obame, homme profondément croyant, chrétien par l'amour du Christ, quoique non baptisé, s'est fait remarquer par son endurcissement et par sa persévérance à ne plus s'approcher des missionnaires catholiques. Il garde un trop mauvais souvenir de cette campagne qui a eu lieu vers l'an 1954 contre le Bouiti. On sait que ce sont les catéchistes poussés par les prêtres qui l'ont organisée et exécutée au moyen de pierres et de bâtons, ce qui a coûté la vie d'un membre de Bouiti. N'Doume Obame nous témoigne de cet événement pendant lequel furent brûlées de nombreuses cases rituelles de Bouiti, les mbandja, et même des enfants furent frappés par des volontaires catholiques. Ce "nettoyage" du bouitisme a eu pour résultat que certains villages des environs de Medouneu ne possèdent même plus de cases rituelles de bouiti. Des persécutions cruelles et inhumaines eurent lieu surtout en Guinée Equatoriale où tant l'administration coloniale que les prêtres catholiques espagnols n'étaient pas avares de punition, pouvant aller même jusqu'à la pendaison.

Il faut dire aussi que les missionnaires justifiaient ces attaques en reprochant au Bouiti (en général) "les images obscènes" en tant que décorations des cases rituelles et l'anthropophagie. Un des informateurs (prêtre catholique gabonais) faisant partie des militants a déclaré que les bouitistes empoisonnaient les gens ou exhumaient des cadavres fraîchement enterrés pour les utiliser comme matériel pour les repas rituels. Parfois ils séchaient les corps pour en faire de la poudre qui servait ensuite pour le même but sacré. Ce corps desséché était souvent d'abord badigeonné de kaolin blanc, pour ainsi servir de façon rituelle dans le culte des reliques, comme c'était le cas (d'après l'information de ce prêtre) à Bogotom, près de Medouneu, vers 1947-48, où il s'agissait d'un garçon d'à peu près six ans.

L'attaque contre les Bouitistes fut étendue à tous les membres sans distinction de secte. Il reste pourtant vrai qu'il y avait déjà et qu'il y a de plus en plus de sectes qui ont renoncé ou qui ont rejeté ce culte vulgaire des reliques basé sur l'anthropophagie, et ont adopté un caractère plus spiritualisé et plus "chrétien" pour

leurs cérémonies. D'autre part les catéchistes se sont trompés en jugeant ces "décorations" comme obscènes. Le poteau central¹² de la case rituelle¹³ par exemple percé au milieu en forme de losange imitant la vulve est symbole religieux de la naissance et de la vie, ce qui est la réalité la plus chère pour les Africains. Rappelons ici la devise des boutistes fang qu'on peut entendre dans plusieurs sectes que l'homme pour naître passe nécessairement par la femme et, pour qu'il renaisse dans sa vie spirituelle, il faut qu'il passe aussi par la femme. Ensuite même si les danses qui pendant les cérémonies nocturnes imitent l'acte sexuel ne convenaient pas à l'éthique et à la morale catholiques, si marquées par l'accent antisexuel, elles étaient et elles sont pour les sectes boutistes l'expression du désir de pro-crée, de continuer l'œuvre de Dieu dont parle la Genèse¹⁴. Ensuite si on étudie plus à fond la poésie religieuse du boutisme,¹⁵ exprimée par les chants et les prières, on constate facilement son thème constant qui est la vie. Donc pour mieux juger cet aspect socio-religieux de la sexualité dans les sectes boutistes, il nous faut appliquer plutôt les critères de la morale africaine que ceux d'Occident ou surtout de l'Église catholique.

Les relations de N'Doume Obame avec le curé de la paroisse de Medouneu ne sont pas bonnes, malgré son désir profond d'être baptisé. L'attitude fermée du curé de Medouneu, a repoussé N'Doume Obame de la paroisse et l'a renforcé dans ses décisions de "ne plus mettre les pieds dans cet endroit". Chassé par la population catholique de Medouneu, ce boutiste fervent de l'Assumega-eniñ, s'est installé dans son village natal, Eyameyong,

¹² Voir: S. Swiderski, Le symbolisme du poteau central au Gabon. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vol. 100, 1970.

¹³ Voir: S. Swiderski, Die sakrale Verzierung der Tempel in den synkretischen Sekten in Gabun. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vol. 102, 1972.

¹⁴ Sur l'affirmation de la vie dans les sectes synchrétiques, voir: S. Swiderski, *Thoughts on life and its assertion according to the Fang syncretic cults (Gabon)*, *Sociological Review*, 1969, Poland (Lodz), en polonais, avec résumé en anglais.

¹⁵ Voir: S. Swiderski, La poésie religieuse des sectes synchrétiques au Gabon. *Religioni e Civiltà*, vol. 2 (ancien *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, vol. 42, 1971). Voir aussi: le même: observations about the political awareness of the Fang in their history and sacred poetry. *Sociological Review*, XXIV, Lodz (Poland), 1971; en polonais avec résumé en anglais.

éloigné de Medouneu de trois km. C'était vers 1960. Cette année-là aussi il a construit lui-même sa propre case rituelle en espérant pouvoir tranquillement initier de nouveaux adeptes. En effet, grâce à cette chapelle il réunissait parfois une centaine de fidèles qui y venaient des villages voisins pour assister aux grandes cérémonies.

N'Doume Obame n'était pas tranquille même ici. Cependant accusé de cultiver et de fumer le chanvre indien, il a été emprisonné plusieurs fois. Sa dernière réclusion a eu lieu en 1970, à Libreville.

Sa communauté diminue de plus en plus. Avec la détérioration de la case rituelle, ne permettant plus de faire de cérémonies, l'intérêt des gens pour son culte a diminué aussi. Sa communauté est aujourd'hui un refuge de malheureux et de persécutés, en commençant par sa femme, rejetée par sa famille et épuisée par la maladie et la pauvreté. "Monseigneur Iboga" reste actuellement entouré seulement par quelques femmes éprouvées douloureusement par la vie, ayant été violées ou restant stériles, et par quelques hommes qui lui restent fidèles à cause de son prestige provenant du titre "Monseigneur" et à cause de son costume impressionnant, imitant celui d'un évêque spiritain. Malgré les moqueries de la part des catholiques, il reste obstinément sur sa position, attaché à ses convictions premières, sa prétendue dignité et sa vocation. Malgré tous les échecs il est optimiste, ce qui ne peut s'expliquer que par l'idéal poursuivi et par une foi profonde. Il espère encore pouvoir gagner ses adversaires par la bonté, l'équilibre psychique et la patience.

L'OPTIMISME PAR L'IDÉE DE REVIVRE LA CRÉATION ET LA RÉDEMPTION

Ce que nous avons dit à propos de la notion de la sexualité chez les bouitistes peut s'expliquer davantage par l'exemple de "Monseigneur Iboga" et ses idées, grâce auxquelles la sexualité a subi déjà une certaine revalorisation et spiritualisation. En effet, ses idées sont déjà chrétiennes, bien que dans leurs principes encore et toujours africaines. Elles peuvent se résumer par le désir de revivre le moment le plus beau de l'humanité, le début de la vie (*Assumega-eniñ*) et le désir d'apprécier davantage l'acte de la rédemption par le Christ. Ainsi ses idées englobent l'Ancien

Testament (avec les scènes du Paradis, la première femme, sœur de Dieu, connue sous le nom de Egnepé, les premiers parents: Biomé et Obola, le péché et la promesse du Sauveur) et le Nouveau Testament avec la deuxième femme, la Sainte Vierge, qu'on appelle aussi Gningone Mebeghe et son fils, Sauveur de l'humanité.

D'après les nouvelles dimensions de la notion de la vie, la vieille idée bouitiste d'"initiation", de transformation, de renaissance et de spiritualisation par le contact avec les ancêtres morts a pris un autre caractère, un caractère chrétien. En effet, elle se réalise aujourd'hui au rythme de la Semaine Sainte, dans le culte de la Sainte Vierge, par les prières et par la musique sacrée. Elle atteint son point culminant en particulier par la communion avec l'iboga, garantie et signe tangible de la nouvelle vie spirituelle.

Chaque semaine est considérée par la communauté de N'Doume Obame, comme d'ailleurs aussi par d'autres sectes apparentées, comme la répétition permanente de la Semaine Sainte. Chaque jour garde son caractère propre, exprimé par la liturgie, la couleur des vêtements, les signes symboliques et par un mystère, provenant de la personne à laquelle le jour a été consacré. On trouve là, on le voit, une continuation et un renouvellement de l'ancienne liturgie catholique avec les fêtes des saints.

Lorsque nous avons dit que le syncrétisme religieux au Gabon a un caractère culturel et religieux plutôt que politique, c'est parce qu'il met l'accent surtout sur la vie spirituelle exaltée tant dans la théorie que dans la pratique du culte. Ce mouvement se base en effet principalement sur la croyance en une renaissance continue qui exige et entraîne la spiritualisation progressive de la vie.

Voici la "Semaine Sainte" et ses jours avec leur signification particulière et leur fonction:

Le lundi saint signifie le commencement, parce que tout ce que Dieu a fait sur la terre s'appelle "le commencement", le Dissumba, la Genèse. Les cérémonies (ngoze) de ce jour doivent évoquer l'atmosphère d'un grand événement cosmique, auquel l'homme bouiti peut participer encore aujourd'hui grâce aux visions, provoquées par l'iboga.

Le lundi est aussi le jour du commencement du désir de la lumière spirituelle, c'est le commencement de la recherche d'une

lumière céleste à travers les cérémonies (ngoze) quotidiennes pour sortir de cette misère terrestre.

Le Mardi saint est consacré à la femme, et à Gningone Mebeghe, la Sainte Vierge; c'est aussi le jour de la lune souvent liée à l'élément féminin. Ce jour-là, les femmes dans chaque mbandja préparent le kaolin rouge (nzingo), la poudre du "bois de vie", pour symboliser le sang, principe de vie.¹⁶

Le Mercredi saint est le jour du perfectionnement, de l'ordre dans la nature.

Le Jeudi saint, le jour de Jésus-Christ (Eyene Nzame) Sauveur de l'humanité à qui il a apporté la parole d'amour et de fraternité. C'est le jour du début de la délivrance. Les fidèles en ce jour font un acte de foi au Christ, reprochant en même temps aux Blancs de ne pas avoir voulu témoigner cette foi de façon digne et sincère. Les réflexions de la liturgie du Jeudi saint et du Vendredi saint rappellent les causes de la mort du Christ. Ce sont les vampireux, ceux qui possèdent l'evus, qui ont provoqué la mort du Christ. C'est pourquoi ce jour-là aussi les boutistes soulignent par opposition l'idée de solidarité, de sacrifice, de fraternité et la nécessité de l'esprit.

Le Vendredi saint est marqué par la répétition continuelle des paroles "vendredi saint" pour terminer, en forme de refrain, chaque couplet des chants. En outre, les vêtements et le décor expriment la même idée de souffrance et de mort. Le visage de celui qui dirige les cérémonies est peint en rouge, symbolisant le sang du Christ. Sur son front se trouve le signe de la croix, signe de la rédemption.

Le Samedi saint a des cérémonies semblables à celles de vendredi, c'est-à-dire christocentriques. Le Dimanche, jour de la résurrection, le visage du guide spirituel est peint en blanc, couleur de la joie, d'une nouvelle vie mais spiritualisée.

Les cérémonies de la communauté de "Monseigneur Iboga" expriment le désir continu des fidèles, non seulement du salut

¹⁶ Nzingo (ntsingo) (*Pterocarpus Soyaukii* Taub.) est la poudre de bois rouge (en fang ba) kaolin rouge, symbolisant le sang et la vie. Voir: Sillans, R., *Les plantes utiles du Gabon*, p. 259-260, 1959, Paris.

éternel, mais aussi de la reconnaissance de la race Noire, comme race pleinement humaine. De même, ces cérémonies évoquent l'appel constant à une plus grande justice sociale et à une meilleure vie terrestre, ce dont nous parle par exemple une des strophes de son chant:

O Gningone Mebeghe,
 Jette un regard sur nous
 Et délivre nous
 De tout mal.
 O Gningone Mebeghe
 Délivre les Noirs
 De leur mauvaise vie!

L'exemple de "Monseigneur Iboga" révélera peut-être le sérieux du renouvellement religieux entrepris par les Gabonais grâce à leurs guides spirituels, quelle volonté de faire une religion adaptée à la situation et aux besoins des fidèles africains d'aujourd'hui et aussi qu'il existe en Afrique aujourd'hui comme dans la chrétienté d'origine des gens qui souffrent pour leur foi.

MBOMA OBAME ANDRÉ

Ce guide spirituel et en même temps fondateur d'une secte religieuse à Oyem (distr. Wolen-Tem) déclare de la façon suivante son statut socio-religieux: "Je suis du rang de St. Michel Archange de Jésus Christ notre Sauveur, du Saint-Esprit qui fait notre chère Divinité Mère des Esprits Saints et du Créateur de l'Univers, Dieu".

Par son âge et son esprit Mboma André (Fig. 7) appartient déjà à une nouvelle génération, inspirée davantage par les idées et les problèmes politiques de son pays indépendant et en voie de formation par l'existence d'une nation gabonaise. Original plutôt par son courage et son audace que par son esprit créateur, ce guide spirituel s'est lancé dans les affaires religieuses, pour réussir dans la vie. Sa vocation n'a pas eu pour origine ni choc spirituel ni crise psychologique. Elle n'a pas commencé, non plus, par une voix mystérieuse, si typique chez les autres hommes charismatiques. Elle s'est développée, au contraire, progressivement, par étapes. La conscience "prophétique" est donc venue seulement



Fig 7. *Mboma Obame*, fondateur de l'Angome Ebogha Gningone-Mebeghe. Oyem.

au bout de quelques années d'expérience religieuse et surtout comme le résultat de contacts directs avec les autres bouitistes réformistes, tels que N'Doume Obame ("Monseigneur Iboga"), par exemple. Voici la biographie de Mboma André qui se trouve dans son cahier personnel:

Il est né le samedi à 7 heures du matin, le 5 mai 1935 à Akoakam, commune d'Oyem en tant que fils de Ngué Mezui Effope Ndoum mère et du père Assoumou Mezui Mendame. Comme il dit lui-même, la pratique rituelle d'iboga l'a empêché de continuer les études et d'obtenir une profession quelconque. Ses études se sont donc arrêtées avec le cours primaire (C.P.I.) et le cours moyen II (MII). Par contre, déjà à 5 ans, donc à partir de 1940, le petit André s'est habitué à l'atmosphère bouitiste, assistant à l'assemblée et aux cérémonies nocturnes (ngoze), organisées dans le mbandja de son père où son frère aîné, Ekogha Barthelemy, jouait de la harpe sacrée, le ngombi. C'est ce dernier aussi qui lui a donné les premières informations sérieuses concernant l'expérience authentique et unique que pouvait offrir l'iboga, les visions. C'est son frère, lui aussi, qui lui a donné à manger cette plante sacrée, de façon rituelle, en 1950, donc quand il avait 15 ans. Son nom de "baptême par l'iboga" est Ngombi Nkoulou Ededang. Lorsque son frère, Ekogha Assoume Barthelemy est décédé en cette même année, 1950, André l'a remplacé. Ainsi commença sa vie active et dévouée dans le Bouiti. Mais André Mboma Obame Ngombi a choisi son propre chemin. Dans son futur programme de secte nous pouvons en effet découvrir la projection de ses ambitions personnelles, quoique exprimées par des notions religieuses et des slogans politiques. Entièrement absorbé par sa "mission" et son "apostolat" de propager la fraternité, l'amour, la paix et la justice sociale sans distinction de couleur de peau ni de religion, André Ngombi Obame reste célibataire, ce qui semble être incompréhensible pour les femmes de son entourage. Tout son argent, gagné occasionnellement est offert par lui pour sa nouvelle chapelle et pour l'embellissement de son culte. Les amis de son âge, maçons ou charpentiers lui viennent en aide toujours volontairement. Malgré son dévouement entier et malgré tout, sa secte ne compte que 20 fidèles, ce qu'il confirme lui-même.

AU SERVICE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE

La dévotion exaltée de André Ngombi pour la Sainte Vierge, connue chez les bouitiste sous le nom de Gningone Mebeghe et appelée par lui Déesse, Divinité, Mère Lumineuse ou Mère Vivifiante est difficile à expliquer. Cette dévotion s'exprime par deux faits principaux, à savoir le nom de sa secte et les chants mariaux qu'il compose. Le nom lui-même de la secte, avec son sous-titre, englobe tant cette dévotion particulière que le programme: "Angome Ebogha Gningone Mebeghe" "Alliance d'iboga de la Sainte Vierge". Le même titre est porté aussi par son "catéchisme", ou comme il dit, son "exégèse", dans laquelle il essaie d'expliquer à sa façon les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en retraçant l'histoire de l'humanité au stade du péché puis rachetée par le Christ. Le sous-titre de ce "catéchisme" est le suivant: "Medzo Meye Nfefe Eniñ Biere Gningone Mebeghe Angome Ebogha Fang" "Les paroles de la nouvelle vie bieri¹⁷ Sainte Vierge d'iboga Fang". D'après son cahier personnel, c'est aussi la Sainte Vierge, "la Déesse Ningone-Mebeghe" qui est à l'origine de la secte. Il souligne que "c'est elle-même qui fut l'inspiratrice de notre Religion et est aussi l'ordonnatrice de l'indépendance des Noirs". Le but de la secte est aussi strictement lié avec le culte de la Sainte Vierge. Il devait se poursuivre sous son patronage. "Le but de notre Religion — dit-il dans son cahier — est de relier les vivants et les morts, les Noirs et les Blancs, d'unir tous les esprits purs, fidèles à Dieu sur le même rang, sans distinction de race ni de peau, en formant l'union spirituelle des esprits-saints. Pour acquérir la paix, la fraternité, la sainteté et la bonne nouvelle-vie délicate-Eternelle: selon la voix du Très-Haut Ningone-Mebeghe."

Sensible à la différence raciale, Mboma Obame André, recommande la justice sociale et la fraternité: "Ne nous différencions pas entre la peau noire et la peau blanche, ce n'est pas l'extérieur du corps qui compte, c'est l'intérieur du corps qui compte..." "La sincère Religion d'Angome Ebogha" révèle les vertus, que chacun doit posséder." Voilà, chers Camarades, les principes habituels

¹⁷ Bieri (bieré) est le nom du culte propre des Fang, centré autour des crânes (= bieri) des ancêtres. Il est exprimé le plus souvent par des statuettes de bois déposées sur les ossements des ancêtres).

que nous devons tenir habituellement en prononçant le nom du Créateur de l'Univers, Dieu :

La vérité — être véridique, ne pas mentir

L'amour — avoir le sentiment envers son prochain

L'obéissance — être obéissant, respecter la personne humaine et sa dignité

La tolérance — l'indulgence, être tolérant envers n'importe qui que ce soit dans la vie commune."

En parlant de la femme, considérée comme berceau de la vie et comme "troisième personne de la Trinité Divine", Mboma Obame André termine, en soulignant le rôle de la Sainte Vierge dans la vie familiale, sociale et même politique. "Sachons très bien que la femme "Divinité Ningone-Mebeghe" est centrale dans tout l'Univers. Nous sommes tous centralisés sur elle et elle donne avec le succès de la subsistance vitale à tous ses enfants... Pour que notre pays se développe, s'unifie et se transforme en paradis terrestre selon la disposition de la transformatrice de la vie, la Divinité Ningone-Mebeghe, pénétrons-nous dans le spiritualisme. Apprécions-nous et respectons nos frères de toutes les races avec leurs situations vitales, mais n'essayons pas de les singer..."

Ces réflexions sur la femme et la Sainte Vierge le conduisent à une affirmation et à la croyance optimiste que la race noire prendra bientôt sa place dans l'histoire de l'humanité et même qu'elle aura le dernier mot. Voici ses conclusions: "Il n'existe qu'un seul Dieu, mais en trois personnes de membranes (sic) différentes: le Père qui se dit Rouge, le Fils, qui se dit Blanc et le Saint-Esprit ou Mère qui se dit Noir... Rappelons-nous qu'il y avait trois rois mages qui sont venus au berceau du Christ, notre Sauveur: Le Rouge, le Blanc et le Noir. Le Rouge a parlé et travaillé par le pouvoir du nom du Père et s'est tu. Le Blanc a parlé et travaillé par le pouvoir du Fils et s'est tu. Et le Noir? C'est lui le définitif qui parle et travaille finalement par le pouvoir du Saint Esprit ou Mère Divinité-Ningone Mebeghe, qui est la troisième personne de la Trinité Divine. C'est cette Divinité qui est l'Ordonnatrice de l'Indépendance de l'Afrique Noire et aussi l'inspiratrice de la sincère Religion d'Amitié. C'est elle-même qui

nous ordonne cette Religion afin de supprimer la distinction de race, de peau, de religion..." "La religion Angome-Ebogha relie les vivants et les morts, les Noirs et les Blancs pour que tous les bons esprits se réunissent dans une même maison autour de notre chère Mère la Déesse Ningone Mebeghe".

Des paroles semblables ont été affichées à l'entrée de sa chapelle à Oyem: "*Esprit consolateur. Mission Angome Ebogha relie toutes les nations selon la voix de Ningone Mebeghe*".

Comme emblème significatif de sa secte ou religion, comme il dit, il a choisi l'étoile, en tant que symbole et guide, permettant au fidèle une bonne arrivée au "port du salut".



Et même ce symbole a été féminisé dans sa présentation graphique pour rappeler la personne de Gningone Mebeghe.

Avec ce guide spirituel, nous abordons la nouvelle génération plus fortement marquée non seulement par le catholicisme mais par nombre d'idées philosophiques et politiques: promotion féminine — égalité et droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. On voit combien dans cette branche la fonction profane et même politique du culte est liée à la dimension religieuse en même temps que la prééminence accordée à la femme en tant que représentation du sacré est tout à fait surprenante, formulation nouvelle et moderne de l'importance chaque jour accrue des femmes dans le monde (mais pas encore en Afrique) ou peut-être tout simplement manifestation d'une fixation personnelle mystique exceptionnelle comme pourrait le confirmer le célibat volontaire tout à fait inhabituel et anti-africain. Le rôle attribué à la Sainte Vierge rappelle celui que lui a fixé de tout temps la piété populaire en la sacrant Reine de tel ou tel peuple (voir la consécration de la France à la Vierge par Léon XIII — les évêques polonais nommant encore la Vierge, Reine de la couronne polonaise, etc.).

MEZUI-ASSUME JEAN CONSTANT

Mezui Assume Jean Constant est un jeune catéchiste de l'Eglise Evangélique à Medouneu. Il est né le 14 mars 1945 au

village Corneville, près de Bitam, au nord du Gabon. Baptisé en 1962 à Bitam il rentre déjà en 1965 au service de son Eglise Evangélique. Deux ans après, en 1967, on lui confie le travail de catéchèse parmi les 29 protestants à Medouneu. Mal payé et mal logé (pas plus mal d'ailleurs que son supérieur, le pasteur), Mezui-Assume Jean se sent mal à l'aise et de plus en plus sensible à la misère humaine. Son ambition et un sentiment de fraternité le poussent à la recherche de nouvelles possibilités, lui permettant la réalisation de son rêve d'être davantage au service des autres et de Dieu.

La plus jeune secte ombwiriste, l'Erendzi Saint se répandait dans ces années de façon rapide dans les environs de Medouneu et de Bitam. Ce sont en effet des jeunes gens, les chauffeurs de poids lourds et les petits commerçants, en se déplaçant facilement de N'Toum à Mitzi, où les habitants de Medouneu se rendaient de temps à autre pour faire leurs achats, qui propageaient cette nouvelle secte s'occupant surtout des gueux et des malades. L'Erendzi Saint a certainement pu toucher l'esprit des gens de Medouneu puisqu'on comptait en 1968 dans ce village de 200 habitants 14 membres, se recrutant parmi les mères de famille et les cultivateurs du cacao entre 23-30 ans.

Des circonstances semblables à celles que nous avons vues chez Hilaire Biyogho ont poussé ce catéchiste protestant de Medouneu, M. Mezui Assume Jean Constantin à devenir un fidèle d'Erendzi Saint. Voici ses paroles :

“En 1963, étant de passage pour aller à l'hôpital à Bitam, arrivé au km 1 de la ville, près du fleuve Mongamo, j'ai été attaqué par une maladie. Mes oreilles étaient complètement bouchées et suppurantes. Je suis devenu sourd. Quand quelqu'un me parlait, pour le comprendre je ne pouvais que regarder les lèvres bouger et surveiller les gestes. Lorsque je me suis penché pour me laver et boire de l'eau de la rivière parce que je sentais la fièvre monter, la maladie m'a attaqué encore plus fort. M'étant ensuite assis, pour me reposer, j'ai entendu un cri dans le petit rocher, à côté de moi: “Ho, ho! Attends, je veux te donner quelque chose, je veux te donner le pouvoir de soigner et de guérir les autres, de leur montrer, comment on peut voir Christ parmi eux. Prends cette règle que tu vois devant toi, elle est graduée.

C'est pour chasser les mauvais esprits dans votre village." La voix m'a dit ensuite: "Tu es catéchiste, mais maintenant il faut que tu sois aussi un prêtre d'Erendzi Saint, c'est-à-dire que tu marches dans la sainteté, que Dieu veut. Cette sainteté, dont parle Dieu, se trouve dans l'Erendzi Saint. Saint veut dire garder la pureté du cœur et adorer Dieu unique et ne pas adorer les idoles du Bouiti, le ngombi et les crânes. Dès maintenant tu dois devenir bandzi! Tu dois chasser les esprits qui attachent une ficelle autour de quelqu'un en lui disant: Tu ne trouveras jamais une femme". Chasse ces gens-là parce qu'ils sont malins. Tu chasseras cette impureté en créant chez toi Erendzi Saint".

Revenu à la santé, Mezui Assume Jean Constant a pris "le baptême d'iboga" de la main de Nzié Ngema du village Zobermitang, près de Medouneu. L'initiation a eu lieu en 1963, soit un an après son baptême chrétien. "Dans l'extase initiatique — raconte Mezui Assume — j'ai vu dans le pays des morts beaucoup d'hommes et de prêtres qui se promenaient. Ils étaient tous habillés de blanc, avec des chapeaux comme les Haoussa. Quelques-uns me tenaient par les épaules, en me disant: "Allons, nous te montrerons celui qui veut te guérir!" Mais je répondais: "Je ne veux pas me presser! Je veux seulement visiter ce pays et ensuite voir celui qui peut me soigner!" Lorsque je me suis approché du ngombi, la harpe sacrée, j'ai été guéri". Après l'initiation il s'est senti obligé de construire une chapelle chez lui au village et de faire des cérémonies. Il s'est engagé alors fidèlement à cette mission que l'au-delà lui a confiée en s'efforçant de spiritualiser la tradition religieuse. Ce motif de vocation chez ce jeune catéchiste et d'ailleurs si répandu parmi les fondateurs des autres sectes syncrétiques consiste en un désir de réforme religieuse, d'amélioration des rites et des pratiques visant à les interioriser. On voit donc que la voix mystérieuse promet à Constant Mezui de voir Erendzi Saint mais elle l'invite en même temps à vivre dans la sainteté exprimée par la pureté du cœur et de la pensée. La même voix lui propose un programme religieux qui exige l'adoration d'un Dieu unique et la lutte contre tous les fétiches en forme de crânes (culte de Bieri et culte de Bouiti) ou déguisés en objets de culte.

Se trouvant dans une agglomération très petite, à la limite du pays et étant pauvre, Mezui Assume Jean Constant ne peut

pas organiser des cérémonies bien développées et coûteuses. Il réunit les fidèles plutôt pour prier ensemble et pour méditer sur la fraternité. A un autre titre qu'André Obame, mais de la même génération, Constant en contact avec le Christianisme a pris conscience des besoins plus concrets de ses compatriotes africains et a été poussé ainsi à créer une nouvelle forme de culte religieux, insistant comme le Christianisme sur la sainteté toute intérieure mais ayant pour objectif principal, comme l'ombwiri, la guérison et le service aux semblables.

CONCLUSION

Ces quelques "Notes biographiques" auront montré, nous l'espérons, de quelle importance ont été les circonstances socio-politiques et culturelles, provoquées par la colonisation française, sur la formation de la personnalité des fondateurs et des guides spirituels des sectes synchrétiques au Gabon. Cette personnalité est religieuse parce que formée à partir de notions religieuses, mais, comme la religion, elle est le résultat d'une réinterprétation subjective de la réalité profane.

Parmi plusieurs facteurs qui ont provoqué ou favorisé la naissance de la vocation et de la personnalité religieuse des guides spirituels se trouvent la maladie et les souffrances morales, le choc psychique et la crise spirituelle, la voix intérieure et la vision. Le choc psychique s'est produit chez eux le plus souvent au moment de leur initiation pendant laquelle, grâce à une vision, ils se sont rendu compte de deux réalités opposées, celle de l'au-delà, magnifique, immense, extraordinaire dans ses couleurs et dimensions et celle d'ici-bas, misérable, injuste et limitée. La crise, par contre, s'est développée chez eux en tant que résultat de frustrations longues et pénibles provoquées par l'humiliation par les Blancs mais souvent par la rupture d'équilibre, après la découverte d'abus dans la vie religieuse de la secte Dissumba.

Malgré ces manifestations accentuées, ces gens restent des hommes normaux, loin d'être touchés par une désintégration psychique et sociale. Comme motifs de leur dévouement parfois exagéré aux affaires socio-religieuses nous pouvons distinguer la

guérison des malades, l'aide aux pauvres et aux souffrants, la spiritualisation et l'intériorisation du culte ancestral.

Les guides spirituels considérés par le peuple comme des personnages privilégiés à cause de leur vocation revêtent une fonction spéciale dans la société africaine. Se sentant "appelés" ou "envoyés" par Dieu, ils réinterprètent et revalorisent les croyances religieuses et les éléments culturels traditionnels face à la culture occidentale et face à la religion chrétienne. Par conséquent leur convient le rôle d'interprète entre le passé africain qui était religieux et l'avenir du peuple à la manière occidentale qui est matérialiste et profane.

Ce qui est commun à ces gens exceptionnels, à ces contestataires paisibles et pacifiques est le fait qu'ils se proposent un idéal noble qui est de servir le peuple, en lui montrant la valeur authentique de son passé culturel et ils veulent aussi le guider vers un avenir meilleur, désoccidentalisé et émancipé du contrôle des missionnaires. Cet avenir doit se résumer selon eux en particulier dans la création d'un christianisme africain, exprimé par les éléments de la culture africaine et vécu dans les catégories de la fraternité, de la justice sociale et du respect de la dignité humaine. Dans ce programme socio-religieux se reflètent non seulement les aspirations du peuple mais se remarque aussi la projection des ambitions personnelles des fondateurs de sectes et des guides spirituels.

Grâce à la sensibilité aux problèmes socio-culturels et politiques et grâce à un niveau supérieur d'expérience religieuse chez les fondateurs et les guides spirituels se développe et s'aiguise aussi la conscientisation culturelle, religieuse et politique du peuple. Ainsi, aussi, grâce au culte et aux cérémonies religieuses, présidées par eux, se démocratisent et se popularisent les idées reçues pendant des visions individuelles et pendant l'expérience religieuse exceptionnelles des guides spirituels, provoquée, on le sait, par la drogue sacrée, l'iboga.

La place importante qu'il occupe dans ses nouveaux cultes et les nombreuses aspirations tant individuelles que collectives qu'il tente de combler, permet de comprendre la revalorisation dont est l'objet le Christianisme au Gabon. On peut voir dans le

programme des divers fondateurs présentés qu'ils ont retenu de cette religion deux grandes caractéristiques: l'espoir de salut pour tous sous forme de l'union et de la justice et un relief nouveau accordé au rôle féminin à cause de la Sainte Vierge. L'importance de ces éléments se comprend aisément quand on considère la valeur primordiale de la notion de vie en Afrique et la longue aspiration des Africains à se voir traités avec la dignité et la justice dues à tout être humain.

RÉFÉRENCES

- SILLANS, R. et WALKER, R. A.
 1959 Les plantes utiles du Gabon. Paris.
- SWIDERSKI, S.
 1965 Le Bwiti, société d'initiation chez les Apindji. *Anthropos*, Vol. 60.
 1966 Les agents éducatifs traditionnels chez les Apindji. *Revue de Psychologie des Peuples*. Le Havre. Tome XXI, Vol. 2.
 1969 Thoughts on life and its assertion according to the Fang syncretic cults (Gabon). *Sociological Review*. Vol. XXIII. Lodz (Poland).
 1970 La harpe sacrée dans les cultes synchrétiques au Gabon. *Anthropos*, Vol. 65.
 1970 Le symbolisme du poteau central au Gabon. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vol. 100.
 1971 Notes sur les Ndeya Kanga, secte synchrétique du Bouiti au Gabon. *Anthropos*. Vol. 66.
 1971 Observations about the political awareness of the Fang in their history and sacred poetry. *Sociological Review*. Vol. XXIV.
 1971 L'Ombwiri, société d'initiation et de guérison au Gabon. *Religioni e Civiltà*, Vol. 1. (Ancien: Studi e Materiali di Storia delle Religioni, Vol. 41. 1969-1970). Roma.
 1972 Die sakrale Verzierung der Tempel in den synkretischen Sekten in Gabun. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vol. 102.
 1973 La poésie religieuse des sectes synchrétiques au Gabon. *Religioni e Civiltà*. Vol. 2. Roma.
- WALKER-RAPONDA, A. SILLANS, R.
 1962 Rites et croyances des peuples du Gabon. Paris